

ROME SAUVÉE

ou CATILINA

VOLTAIRE

1750

ROME SAUVÉE

ou CATILINA

Voltaire

1750

Avis au lecteur de Voltaire

Cette pièce est fort différente de celle qui parut il y a plus d'un an en 1752, à Paris, sous le même titre. Des copistes l'avaient transcrite aux représentations, et l'avaient toute défigurée. Leurs omissions étaient remplies par des mains étrangères ; il y avait une centaine de vers qui n'étaient pas de l'auteur. On fit de cette copie infidèle une édition furtive : cette édition était défectueuse d'un bout à l'autre ; et on ne manqua pas de l'imiter en Hollande avec beaucoup plus de fautes encore. L'auteur a soigneusement corrigé la présente édition, faite à Letpsik par son ordre et sous ses yeux ; il y a même changé des scènes entières. On ne cessera de répéter que c'est un grand abus que les auteurs soient imprimés malgré eux. Un libraire se hâte de faire une mauvaise édition d'un livre qui lui tombe entre les mains ; et ce libraire se plaint ensuite quand l'auteur auquel il a fait tort donne son véritable ouvrage. Voilà où la littérature en est réduite aujourd'hui.

Avertissement de Condorcet

Cette pièce, ainsi que la Mort de César, est d'un genre particulier, le plus difficile de tous peut-être, mais aussi le plus utile. Dans ces pièces, ce n'est ni à un seul personnage, ni à une famille qu'on s'intéresse, c'est à un grand événement historique. Elles ne produisent point ces émotions vives que le spectacle des passions tendres peut seul exciter. L'intérêt de curiosité, qu'on éprouve à suivre une intrigue, est une ressource qui leur manque. L'effet des situations extraordinaires, ou des coups de théâtre, y peut difficilement être employé. Ce qui attache dans ces pièces, c'est le développement de grands caractères placés dans des situations fortes, le plaisir d'entendre de grandes idées exprimées dans de beaux vers, et avec un style auquel l'état des personnages à qui on les prête permet de donner de la pompe et de l'énergie sans s'écarter de la vraisemblance ; c'est le plaisir d'être témoin, pour ainsi dire, d'une révolution qui fait époque dans l'histoire, d'en voir sous ses yeux mouvoir tous les ressorts. Elles ont surtout l'avantage précieux de donner à l'âme de l'élévation et de la force : en sortant de ces pièces, on se trouve plus disposé à une action de courage, plus éloigné de ramper devant un homme accrédité, ou de plier devant le pouvoir injuste et absolu. Elles sont plus difficiles à faire : il ne suffit pas d'avoir un grand talent pour la poésie dramatique, il faut y joindre une connaissance approfondie de l'histoire, une tête faite pour combiner des idées de politique, de morale, et de philosophie. Elles sont aussi plus difficiles à jouer : dans les autres pièces, pourvu que les principaux personnages soient bien remplis, on peut être indulgent pour le reste ; mais on ne voit pas sans dégoût un Caton, un Clodius même, dire d'une manière gauche des vers qu'il a l'air de ne pas entendre.

D'ailleurs, un acteur qui a éprouvé des passions, qui a l'âme sensible, sentira toutes les nuances de la passion dans un rôle d'amant, de père, ou d'ami ; mais comment un acteur qui n'a point reçu une éducation soignée ; qui ne s'est point occupé des grands objets qui ont animé les personnages qu'il va représenter, trouvera-t-il le ton, l'action, les accents, qui conviennent à Cicéron et à César ?

Rome sauvée fut représentée à Paris sur un théâtre particulier (1). M. de Voltaire y joua le rôle de Cicéron. Jamais, dans aucun rôle, aucun acteur n'a porté si loin l'illusion : on croyait voir le consul. Ce n'étaient pas des vers récités de mémoire qu'on entendait, mais un discours sortant de l'âme de l'orateur. Ceux qui ont assisté à ce spectacle, il y a plus de trente ans, se souviennent encore du moment où l'auteur de Rome sauvée s'écriait :

Romains, j'aime la gloire, et ne veux point m'en taire, avec une vérité si frappante, qu'on ne savait si ce noble aveu venait d'échapper à l'âme de Cicéron ou à celle de Voltaire.

Avant lui, la Mort de Pompée était le seul modèle des pièces de ce genre qu'il y eût dans notre langue, on peut dire même dans aucune

langue. Ce n'est pas que le Jules César de Shakespeare, ses pièces tirées de l'Histoire d'Angleterre, ainsi que quelques tragédies espagnoles, ne soient des drames historiques ; mais de telles pièces, où il n'y a ni unité ni raison, où tous les tons sont mêlés, où l'histoire est conservée jusqu'à la minutie, et les mœurs altérées jusqu'au ridicule, de telles pièces ne peuvent plus être comptées parmi les productions des arts que comme des monuments du génie brut de leurs auteurs, et de la barbarie des siècles qui les ont produites.

(1) Celui que Voltaire avait fait construire dans sa maison rue Traversière-Saint-Honoré. La pièce y fut représentée le 8 juin 1750, et chez la duchesse du Maine, à Sceaux, le 22 juin. À Sceaux, comme à Paris, Voltaire joua le rôle de Cicéron, et Lekain celui de Statilius, personnage qui fut supprimé lorsque l'auteur corrigea ou refit son ouvrage l'année suivante. Voltaire était en Prusse quand sa tragédie fut représentée pour la première fois sur le Théâtre-Français, le 24 février 1752. Le roi de Prusse ayant désiré la voir jouer à sa cour, les princes et princesses de la famille royale y remplirent des rôles avec talent, et le prince Henri surtout se distingua.

Voltaire signale comme infidèle une édition qui parut en 1752. Cependant c'est dans une édition de cette date, et sous l'adresse de Berlin, que j'ai pris beaucoup de variantes.

En 1756, lors de la reprise du Catilina de Crébillon, Fréron fit un grand éloge de la Rome sauvée de Voltaire, qui a substitué des beautés aux défauts (voyez l'Année littéraire, 1756, II, 341). Mais, en 1762, il tint un autre langage. Oreste et Rome sauvée, disait-il alors (voyez Année littéraire, 1762, VII, 236), n'ont servi qu'à confirmer le mérite d'Electre et de Catilina.

Je ne connais aucune parodie de Rome sauvée ; mais, à son apparition, on publia quelques brochures : I. Observations sur Catilina et Rome sauvée, in-8° de trente-deux pages. II. Parallèle de Catilina et de Rome sauvée, in-12 de trente-deux pages. III. Lettre à madame de** sur la tragédie de Rome sauvée, petit in-8° de treize pages. On a quelquefois indiqué comme relatives à Rome sauvée des brochures dont la date même prouve qu'elles sont relatives au Catilina de Crébillon, qui est de 1748.

Préface de Voltaire

Deux motifs ont fait choisir ce sujet de tragédie, qui paraît impraticable, et peu fait pour les mœurs, pour les usages, la manière de penser, et le théâtre de Paris.

On a voulu essayer encore une fois, par une tragédie sans déclaration d'amour, de détruire les reproches que toute l'Europe savante fait à la France, de ne souffrir guère au théâtre que les intrigues galantes ; et on a eu surtout pour objet de faire connaître Cicéron aux jeunes personnes qui fréquentent les spectacles.

Les grandeurs passées des Romains tiennent encore toute la terre attentive, et l'Italie moderne met une partie de sa gloire à découvrir quelques ruines de l'ancienne. On montre avec respect la maison que Cicéron occupa. Son nom est dans toutes les bouches, ses écrits dans toutes les mains. Ceux qui ignorent dans leur patrie quel chef était à la tête de ses tribunaux, il y a cinquante ans, savent en quel temps Cicéron était à la tête de Rome. Plus le dernier siècle de la république romaine a été bien connu de nous, plus ce grand homme a été admiré. Nos nations modernes, trop tard civilisées, ont eu longtemps de lui des idées vagues ou fausses. Ses ouvrages servaient à notre éducation ; mais on ne savait pas jusqu'à quel point sa personne était respectable. L'auteur était superficiellement connu ; le consul était presque ignoré. Les lumières que nous avons acquises nous ont appris à ne lui comparer aucun des hommes qui se sont mêlés du gouvernement, et qui ont prétendu à l'éloquence.

Il semble que Cicéron aurait été tout ce qu'il aurait voulu être. Il gagna une bataille dans les gorges d'Issus, où Alexandre avait vaincu les Perses, il est bien vraisemblable que s'il s'était donné tout entier à la guerre, à cette profession qui demande un sens droit et une extrême vigilance, il eût été au rang des plus illustres capitaines de son siècle ; mais, comme César n'eût été que le second des orateurs, Cicéron n'eût été que le second des généraux. Il préféra à toute autre gloire celle d'être le père de la maîtresse du monde : et quel prodigieux mérite ne fallait-il pas à un simple chevalier d'Arpinum pour percer la foule de tant de grands hommes, pour parvenir sans intrigue à la première place de l'univers, malgré l'envie de tant de patriciens qui régnaient à Rome !

Ce qui étonne surtout, c'est que, dans les tumultes et les orages de sa vie, cet homme, toujours chargé des affaires de l'état et de celles des particuliers, trouvât encore du temps pour être instruit à fond de toutes les sectes des Grecs, et qu'il fût le plus grand philosophe des Romains, aussi bien que le plus éloquent. Y a-t-il dans l'Europe beaucoup de ministres, de magistrats, d'avocats même un peu employés, qui puissent, je ne dis pas expliquer les admirables découvertes de Newton, et les idées de Leibnitz, comme Cicéron rendait compte des principes de Zenon, de Platon, et d'épicure, mais

qui puissent répondre à une question profonde de philosophie ?
Ce que peu de personnes savent, c'est que Cicéron était encore un des premiers poètes d'un siècle où la belle poésie commençait à naître. Il balançait la réputation de Lucrèce. Y a-t-il rien de plus beau que ces vers qui nous sont restés de son poème sur Marius, et qui font tant regretter la perte de cet ouvrage ?

Sic Jovis altisoni subito pinnata satelles,
Arboris e trunco, serpentis saucia morsu,
Ipsa feris subigit transfigens unguibus anguem
Semianimum, et varia graviter cervice micantem
Quem se intorquentem lanians rostroque cruentans,
Jam satiata animum, jam duros ulta dolores
Abjicit efflantem, et laceratum affligit in undas,
Seque obitu a solis nitidos convertit ad ortus.

Je suis de plus en plus persuadé que notre langue est impuissante à rendre l'harmonieuse énergie des vers latins comme des vers grecs ; mais j'oserai donner une légère esquisse de ce petit tableau, peint par le grand homme que j'ai osé faire parler dans Rome sauvée, et dont j'ai imité en quelques endroits les Catilinaires.

Tel on voit cet oiseau qui porte le tonnerre,
Blessé par un serpent élançé de la terre ;
Il s'envole ; il entraîne au séjour azuré
L'ennemi tortueux dont il est entouré.
Le sang tombe des airs. Il déchire, il dévore
Le reptile acharné qui le combat encore ;
Il le perce, il le tient sous ses ongles vainqueurs ;
Par cent coups redoublés il venge ses douleurs.
Le monstre en expirant se débat, se replie ;
Il exhale en poisons les restes de sa vie ;
Et l'aigle tout sanglant, fier, et victorieux,
Le rejette en fureur, et plane au haut des cieux.

Pour peu qu'on ait la moindre étincelle de goût, on apercevra dans la faiblesse de cette copie la force du pinceau de l'original. Pourquoi donc Cicéron passe-t-il pour un mauvais poète ? Parce qu'il a plu à Juvénal de le dire, parce qu'on lui a imputé un vers ridicule :

O fortunatam natam, me consule, Romam !

C'est un vers si mauvais, que le traducteur, qui a voulu en exprimer les défauts en français, n'a pu même y réussir.

Ô Rome fortunée, Sous mon consulat née !

ne rend pas à beaucoup près le ridicule du vers latin.

Je demande s'il est possible que l'auteur du beau morceau de poésie que je viens de citer ait fait un vers si impertinent ? Il y a des sottises qu'un homme de génie et de sens ne peut jamais dire. Je m'imagine que le préjugé, qui n'accorde presque jamais deux genres à un seul homme, fit croire Cicéron incapable de la poésie quand il y eut

renoncé. Quelque mauvais plaisant, quelque ennemi de la gloire de ce grand homme, imagina ce vers ridicule, et l'attribua à l'orateur, au philosophe, au père de Rome. Juvénal, dans le siècle suivant, adopta ce bruit populaire, et le fit passer à la postérité dans ses déclamations satiriques ; et j'ose croire que beaucoup de réputations bonnes ou mauvaises se sont ainsi établies.

On impute, par exemple, au P. Malebranche ces deux vers :

Il fait en ce beau jour le plus beau temps du monde,

Pour aller à cheval sur la terre et sur l'onde.

On prétend qu'il les fit pour montrer qu'un philosophe peut, quand il veut, être poète. Quel homme de bon sens croira que le P. Malebranche ait fait quelque chose de si absurde ? Cependant, qu'un écrivain d'anecdotes, un compilateur littéraire, transmette à la postérité cette sottise, elle s'accréditera avec le temps ; et si le P. Malebranche était un grandhomme, on dirait un jour : Ce grand homme devenait un sot quand il était hors de sa sphère.

On a reproché à Cicéron trop de sensibilité, trop d'affliction dans ses malheurs. Il confie ses justes plaintes à sa femme et à son ami, et on impute à lâcheté sa franchise. Le blâme qui voudra d'avoir répandu dans le sein de l'amitié les douleurs qu'il cachait à ses persécuteurs ; je l'en aime davantage. Il n'y a guère que les âmes vertueuses de sensibles. Cicéron, qui aimait tant la gloire, n'a point ambitionné celle de vouloir paraître ce qu'il n'était pas. Nous avons vu des hommes mourir de douleur pour avoir perdu de très petites places, après avoir affecté de dire qu'ils ne les regrettaient pas : quel mal y a-t-il donc à avouer à sa femme et à son ami qu'on est fâché d'être loin de Rome qu'on a servie, et d'être persécuté par des ingrats et par des perfides ? Il faut fermer son coeur à ses tyrans, et l'ouvrir à ceux qu'on aime.

Cicéron était vrai dans toutes ses démarches ; il parlait de son affliction sans honte, et de son goût pour la vraie gloire sans détour. Ce caractère est à la fois naturel, haut, et humain. Préférerait-on la politique de César, qui, dans ses Commentaires, dit qu'il a offert la paix à Pompée, et qui, dans ses lettres, avoue qu'il ne veut pas la lui donner ? César était un grand homme ; mais Cicéron était un homme vertueux.

Que ce consul ait été un bon poète, un philosophe qui savait douter, un gouverneur de province parfait, un général habile ; que son âme ait été sensible et vraie, ce n'est pas là le mérite dont il s'agit ici. Il sauva Rome malgré le sénat, dont la moitié était animée contre lui par l'envie la plus violente. Il se fit des ennemis de ceux mêmes dont il fut l'oracle, le libérateur, et le vengeur. Il prépara sa ruine par le service le plus signalé que jamais homme ait rendu à sa patrie. Il vit cette ruine, et il n'en fut point effrayé. C'est ce qu'on a voulu représenter dans cette tragédie : c'est moins encore l'âme farouche de Catilina, que l'âme généreuse et noble de Cicéron, qu'on a voulu peindre.

Nous avons toujours cru, et on s'était confirmé plus que jamais dans l'idée que Cicéron est un des caractères qu'il ne faut jamais mettre sur le théâtre. Les Anglais, qui hasardent tout, sans même savoir qu'ils hasardent, ont fait une tragédie de la conspiration de Catilina. Ben-Jonson n'a pas manqué, dans cette tragédie historique, de traduire sept ou huit pages des Catilinaires, et même il les a traduites en prose, ne croyant pas que l'on pût faire parler Cicéron en vers. La prose du consul et les vers des autres personnages font, à la vérité, un contraste digne de la barbarie du siècle de Ben-Jonson ; mais pour traiter un sujet si sévère, dénué de ces passions qui ont tant d'empire sur le coeur, il faut avouer qu'il fallait avoir à faire à un peuple sérieux et instruit, digne en quelque sorte qu'on mît sous ses yeux l'ancienne Rome.

Je conviens que ce sujet n'est guère théâtral pour nous qui, ayant beaucoup plus de goût, de décence, de connaissance du théâtre que les Anglais, n'avons généralement pas des moeurs si fortes. On ne voit avec plaisir au théâtre que le combat des passions qu'on éprouve soi-même. Ceux qui sont remplis de l'étude de Cicéron et de la république romaine ne sont pas ceux qui fréquentent les spectacles. Ils n'imitent point Cicéron, qui y était assidu. Il est étrange qu'ils prétendent être plus graves que lui ; ils sont seulement moins sensibles aux beaux-arts, ou retenus par un préjugé ridicule. Quelques progrès que ces arts aient faits en France, les hommes choisis qui les ont cultivés n'ont point encore communiqué le vrai goût à toute la nation. C'est que nous sommes nés moins heureusement que les Grecs et les Romains. On va aux spectacles plus par oisiveté que par un véritable amour de la littérature.

Cette tragédie paraît plutôt faite pour être lue par les amateurs de l'antiquité, que pour être vue par le parterre. Elle y fut à la vérité applaudie, et beaucoup plus que Zaïre ; mais elle n'est pas d'un genre à se soutenir comme Zaïre sur le théâtre. Elle est beaucoup plus fortement écrite, et une seule scène entre César et Catilina était plus difficile à faire que la plupart des pièces où l'amour domine. Mais le coeur ramène à ces pièces ; et l'admiration pour les anciens Romains s'épuise bientôt. Personne ne conspire aujourd'hui, et tout le monde aime.

D'ailleurs les représentations de Catilina exigent un trop grand nombre d'acteurs, un trop grand appareil.

Les savants ne trouveront pas ici une histoire fidèle de la conjuration de Catilina ; ils sont assez persuadés qu'une tragédie n'est pas une histoire ; mais ils y verront une peinture vraie des moeurs de ce temps-là. Tout ce que Cicéron, Catilina, Caton, César, ont fait dans cette pièce, n'est pas vrai ; mais leur génie et leur caractère y sont peints fidèlement.

Si on n'a pu y développer l'éloquence de Cicéron, on a du moins étalé toute sa vertu et tout le courage qu'il fit paraître dans le péril. On a montré dans Catilina ces contrastes de férocité et de séduction qui formaient son caractère ; on a fait voir César naissant, factieux et

magnanime, César fait pour être à la fois la gloire et le fléau de Rome.

On n'a point fait paraître les députés des Allobroges, qui n'étaient point des ambassadeurs de nos Gaules, mais des agents d'une petite province d'Italie soumise aux Romains, qui ne firent que le personnage de délateurs, et qui par là sont indignes de figurer sur la scène avec Cicéron, César et Caton.

Si cet ouvrage paraît au moins passablement écrit, et s'il fait connaître un peu l'ancienne Rome, c'est tout ce qu'on a prétendu, et tout le prix qu'on attend.

PERSONNAGES

CICÉRON.
CÉSAR.
CATILINA.
AURÉLIE.
CATON.
LUCULLUS.
CRASSUS.
CLODIUS.
CÉTHÉGUS.
LENTULUS-SURA.
CONJURÉS.
LICTEURS.

Le théâtre représente, d'un côté, le palais d'Aurélie, de l'autre, le temple de Tellus, où s'assemble le sénat. On voit dans l'enfoncement une galerie qui communique à des souterrains qui conduisent du palais d'Aurélie au vestibule du temple.

ACTE I

SCÈNE I.

CATILINA.

Soldats dans l'enfoncement.

Orateur insolent, qu'un vil peuple seconde,
Assis au premier rang des souverains du monde,
Tu vas tomber du faite où Rome t'a placé.
Inflexible Caton, vertueux insensé !
5 Ennemi de ton siècle, esprit dur et farouche,
Ton terme est arrivé, ton imprudence y touche.
Fier sénat de tyrans qui tiens le monde aux fers,
Tes fers sont préparés, tes tombeaux sont ouverts.
10 Que ne puis-je en ton sang, impérieux Pompée,
éteindre de ton nom la splendeur usurpée !
Que ne puis-je opposer à ton pouvoir fatal
Ce César si terrible, et déjà ton égal !
Quoi ! César, comme moi factieux dès l'enfance,
Avec Catilina n'est pas d'intelligence ?
15 Mais le piège est tendu ; je prétends qu'aujourd'hui
Le trône qui m'attend soit préparé par lui.
Il faut employer tout, jusqu'à Cicéron même,
Ce César que je crains, mon épouse que j'aime :
Sa docile tendresse, en cet affreux moment,
20 De mes sanglants projets est l'aveugle instrument.
Tout ce qui m'appartient doit être mon complice.
Je veux que l'amour même à mon ordre obéisse.
Titres chers et sacrés, et de père, et d'époux,
Faiblesses des humains, évanouissez-vous.

SCÈNE II.

Catilina, Céthégus ; affranchis et soldats dans le lointain.

CATILINA.

25 Eh bien ! cher Céthégus, tandis que la nuit sombre
Cache encor nos desseins et Rome, dans son ombre,
Avez-vous réuni les chefs des conjurés ?

CÉTHÉGUS.

Ils viendront dans ces lieux du consul ignorés,
Sous ce portique même, et près du temple impie
30 Où domine un sénat, tyran de l'Italie.
Ils ont renouvelé leurs serments et leur foi.
Mais tout est-il prévu ? César est-il à toi ?
Seconde-t-il enfin Catilina qu'il aime ?

CATILINA.

Cet esprit dangereux n'agit que pour lui-même.

CÉTHÉGUS.

35 Conspirer sans César !

CATILINA.

Ah ! je l'y veux forcer.
Dans ce piège sanglant je veux l'embarrasser.
Mes soldats, en son nom, vont surprendre Préneste ;
Je sais qu'on le soupçonne, et je répons du reste.
Ce consul violent va bientôt l'accuser ;
40 Pour se venger de lui, César peut tout oser.
Rien n'est si dangereux que César qu'on irrite ;
C'est un lion qui dort, et que ma voix excite.
Je veux que Cicéron réveille son courroux,
Et force ce grand homme à combattre pour nous.

CÉTHÉGUS.

45 Mais Nonnius enfin dans Préneste est le maître ;
Il aime la patrie, et tu dois le connaître :
Tes soins pour le tenter ont été superflus.
Que faut-il décider du sort de Nonnius ?

CATILINA.

Je t'entends ; tu sais trop que sa fille m'est chère.
50 Ami, j'aime Aurélie en détestant son père.
Quand il sut que sa fille avait conçu pour moi
Ce tendre sentiment qui la tient sous ma loi ;
Quand sa haine impuissante, et sa colère vaine,
Eurent tenté sans fruit de briser notre chaîne ;
55 A cet hymen secret quand il a consenti,
Sa faiblesse a tremblé d'offenser son parti.
Il a craint Cicéron ; mais mon heureuse adresse

Avance mes desseins par sa propre faiblesse.
J'ai moi-même exigé, par un serment sacré,
60 Que ce noeud clandestin fût encore ignoré.
Céthégus et Sura sont seuls dépositaires
De ce secret utile à nos sanglants mystères.
Le palais d'Aurélie au temple nous conduit ;
C'est là qu'en sûreté j'ai moi-même introduit
65 Les armes, les flambeaux, l'appareil du carnage.
De nos vastes succès mon hymen est le gage.
Vous m'avez bien servi ; l'amour m'a servi mieux.
C'est chez Nonnius même, à l'aspect de ses dieux,
Sous les murs du sénat, sous sa voûte sacrée,
70 Que de tous nos tyrans la mort est préparée.

Aux conjurés qui sont dans le fond.

Vous, courez dans Préneste, où nos amis secrets
Ont du nom de César voilé nos intérêts ;
Que Nonnius surpris ne puisse se défendre.
Vous, près du Capitole, allez soudain vous rendre.
75 Songez qui vous servez, et gardez vos serments.

À Céthégus.

Toi, conduis d'un coup d'oeil tous ces grands mouvements.

SCÈNE III.

Aurélie, Catilina.

AURÉLIE.

Ah ! Calmez les horreurs dont je suis poursuivie,
Cher époux, essuyez les larmes d'Aurélie.
Quel trouble, quel spectacle, et quel réveil affreux !
80 Je vous suis en tremblant sous ces murs ténébreux.
Ces soldats que je vois redoublent mes alarmes.
On porte en mon palais des flambeaux et des armes !
Qui peut nous menacer ? Les jours de Marius,
De Carbon, de Sylla, sont-ils donc revenus ?
85 De ce front si terrible éclairez les ombres.
Vous détournez de moi des yeux tristes et sombres.
Au nom de tant d'amour, et par ces noeuds secrets
Qui joignent nos destins, nos coeurs, nos intérêts,
Au nom de notre fils, dont l'enfance est si chère,
90 (Je ne vous parle point des dangers de sa mère,
Et je ne vois, hélas ! Que ceux que vous courez) :
Ayez pitié du trouble où mes sens sont livrés :
Expliquez-vous.

CATILINA.

Sachez que mon nom, ma fortune,
Ma sûreté, la vôtre, et la cause commune,
95 Exigent ces apprêts qui causent votre effroi.
Si vous daignez m'aimer, si vous êtes à moi,
Sur ce qu'ont vu vos yeux observez le silence.
Des meilleurs citoyens j'embrasse la défense.
Vous voyez le sénat, le peuple divisés,

100 Une foule de rois l'un à l'autre opposés :
On se menace, on s'arme ; et, dans ces conjonctures,
Je prends un parti sage, et de justes mesures.

AURÉLIE.

Je le souhaite au moins. Mais me tromperiez-vous ?
Peut-on cacher son cœur aux cœurs qui sont à nous ?
105 En vous justifiant, vous redoublez ma crainte.
Dans vos yeux égarés trop d'horreur est empreinte.
Ciel ! que fera mon père, alors que dans ces lieux
Ces funestes apprêts viendront frapper ses yeux ?
Souvent les noms de fille, et de père, et de gendre,
110 Lorsque Rome a parlé, n'ont pu se faire entendre.
Notre hymen lui déplut, vous le savez assez :
Mon bonheur est un crime à ses yeux offensés.
On dit que Nonnius est mandé de Préneste.
Quels effets il verra de cet hymen funeste !
115 Cher époux, quel usage affreux, infortuné,
Du pouvoir que sur moi l'amour vous a donné !
Vous avez un parti ; mais Cicéron, mon père,
Caton, Rome, les dieux, sont du parti contraire.
Peut-être Nonnius vient vous perdre aujourd'hui.

CATILINA.

120 Non, il ne viendra point ; ne craignez rien de lui.

AURÉLIE.

Comment ?

CATILINA.

Aux murs de Rome il ne pourra se rendre
Que pour y respecter et sa fille et son gendre.
Je ne puis m'expliquer, mais souvenez-vous bien
Qu'en tout son intérêt s'accorde avec le mien.
125 Croyez, quand il verra qu'avec lui je partage
De mes justes projets le premier avantage,
Qu'il sera trop heureux d'abjurer devant moi
Les superbes tyrans dont il reçut la loi.
Je vous ouvre à tous deux, et vous devez m'en croire,
130 Une source éternelle et d'honneur et de gloire.

AURÉLIE.

La gloire est bien douteuse, et le péril certain.
Que voulez-vous ? Pourquoi forcer votre destin ?
Ne vous suffit-il pas, dans la paix, dans la guerre,
D'être un des souverains sous qui tremble la terre ?
135 Pour tomber de plus haut, où voulez-vous monter ?
Les noirs pressentiments viennent m'épouvanter.
J'ai trop chéri le joug où je me suis soumise.
Voilà donc cette paix que je m'étais promise,
Ce repos de l'amour que mon cœur a cherché !
140 Les dieux m'en ont punie, et me l'ont arraché.
Dès qu'un léger sommeil vient fermer mes paupières,
Je vois Rome embrasée, et des mains meurtrières,
Des supplices, des morts, des fleuves teints de sang ;
De mon père au sénat je vois percer le flanc ;

145 Vous-même, environne d'une troupe en furie,
Sur des monceaux de morts exhalant votre vie ;
Des torrents de mon sang répandus par vos coups,
Et votre épouse enfin mourante auprès de vous.
Je me lève, je fuis ces images funèbres ;
150 Je cours, je vous demande au milieu des ténèbres :
Je vous retrouve, hélas ! et vous me replongez
Dans l'abîme des maux qui me sont présagés.

CATILINA.

Allez, Catilina ne craint point les augures ;
Et je veux du courage, et non pas des murmures,
155 Quand je sers et l'état, et vous, et mes amis.

AURÉLIE.

Ah ! Cruel ! Est-ce ainsi que l'on sert son pays ?
J'ignore à quels desseins ta fureur s'est portée ;
S'ils étaient généreux, tu m'aurais consultée :
Nos communs intérêts semblaient te l'ordonner :
160 Si tu feins avec moi, je dois tout soupçonner.
Tu te perdras : déjà ta conduite est suspecte
A ce consul sévère, et que Rome respecte.

CATILINA.

Cicéron respecté ! Lui, mon lâche rival !

SCÈNE IV.

Aurélie, Catilina, Martian, l'un des conjurés.

MARTIAN.

Seigneur, Cicéron vient près de ce lieu fatal ;
165 Par son ordre bientôt le sénat se rassemble :
Il vous mande en secret.

AURÉLIE.

Catilina, je tremble
A cet ordre subit, à ce funeste nom.

CATILINA.

Mon épouse trembler au nom de Cicéron !
Que Nonnius séduit le craigne et le révère ;
170 Qu'il déshonore ainsi son rang, son caractère ;
Qu'il serve, il en est digne, et je plains son erreur :
Mais de vos sentiments j'attends plus de grandeur.
Allez, souvenez-vous que vos nobles ancêtres
Choisissaient autrement leurs consuls et leurs maîtres.
175 Quoi ! Vous femme et Romaine, et du sang d'un Néron,
Vous seriez sans orgueil et sans ambition ?
Il en faut aux grands coeurs.

AURÉLIE.

Tu crois le mien timide ;
La seule cruauté te paraît intrépide.
Tu m'oses reprocher d'avoir tremblé pour toi.
180 Le consul va paraître ; adieu, mais connais-moi :
Apprends que cette épouse à tes lois trop soumise,
Que tu devais aimer, que ta fierté méprise,
Qui ne peut te changer, qui ne peut t'attendrir,
Plus Romaine que toi, peut t'apprendre à mourir.

CATILINA.

185 Que de chagrins divers il faut que je dévore !
Cicéron que je vois est moins à craindre encore.

SCÈNE V.

Cicéron dans l'enfoncement, le chef des licteurs, Catilina.

CICÉRON, au chef des licteurs.

Suivez mon ordre, allez ; de ce perfide coeur
Je prétends, sans témoin, sonder la profondeur.
La crainte quelquefois peut ramener un traître.

CATILINA.

190 Quoi ! C'est ce plébéien dont Rome a fait son maître !

CICÉRON.

Avant que le sénat se rassemble à ma voix,
Je viens, Catilina, pour la dernière fois,
Apporter le flambeau sur le bord de l'abîme
Où votre aveuglement vous conduit par le crime.

CATILINA.

195 Qui ? Vous ?

CICÉRON.

Moi.

CATILINA.

C'est ainsi que votre inimitié...

CICÉRON.

C'est ainsi que s'explique un reste de pitié.
Vos cris audacieux, votre plainte frivole,
Ont assez fatigué les murs du Capitole.
Vous feignez de penser que Rome et le sénat
200 Ont avili dans moi l'honneur du consulat.
Concurrent malheureux à cette place insigne,

205 Votre orgueil l'attendait, mais en étiez-vous digne ?
La valeur d'un soldat, le nom de vos aïeux,
Ces prodigalités d'un jeune ambitieux,
Ces jeux et ces festins qu'un vain luxe prépare,
Étaient-ils un mérite assez grand, assez rare,
Pour vous faire espérer de dispenser des lois
Au peuple souverain qui règne sur les rois ?
A vos prétentions j'aurais cédé peut-être,
210 Si j'avais vu dans vous ce que vous deviez être.
Vous pouviez de l'état être un jour le soutien :
Mais pour être consul, devenez citoyen.
Pensez-vous affaiblir ma gloire et ma puissance,
En décrivant mes soins, mon état, ma naissance ?
215 Dans ces temps malheureux, dans nos jours corrompus,
Faut-il des noms à Rome ? Il lui faut des vertus.
Ma gloire (et je la dois à ces vertus sévères)
Est de ne rien tenir des grandeurs de mes pères.
Mon nom commence en moi : de votre honneur jaloux,
220 Tremblez que votre nom ne finisse dans vous.

CATILINA.

Vous abusez beaucoup, magistrat d'une année,
De votre autorité passagère et bornée.

CICÉRON.

225 Si j'en avais usé, vous seriez dans les fers,
Vous, l'éternel appui des citoyens pervers ;
Vous qui, de nos autels souillant les privilèges,
Portez jusqu'aux lieux saints vos fureurs sacrilèges ;
Qui comptez tous vos jours, et manquez tous vos pas
Par des plaisirs affreux ou des assassinats ;
Qui savez tout braver, tout oser, et tout feindre :
230 Vous enfin, qui sans moi seriez peut-être à craindre.
Vous avez corrompu tous les dons précieux
Que, pour un autre usage, ont mis en vous les dieux ;
Courage, adresse, esprit, grâce, fierté sublime,
Tout, dans votre âme aveugle, est l'instrument du crime.
235 Je détournais de vous des regards paternels,
Qui veillaient au destin du reste des mortels.
Ma voix, que craint l'audace, et que le faible implore,
Dans le rang des Verrès ne vous mit point encore ;
Mais, devenu plus fier par tant d'impunité,
240 Jusqu'à trahir l'État vous avez attenté.
Le désordre est dans Rome, il est dans l'Etrurie ;
On parle de Préneste, on soulève l'Ombrie ;
Les soldats de Sylla, de carnage altérés,
Sortent de leur retraite aux meurtres préparés ;
245 Mallius en Toscane arme leurs mains féroces ;
Les coupables soutiens de ces complots atroces
Sont tous vos partisans déclarés ou secrets ;
Partout le noeud du crime unit vos intérêts.
Ah ! Sans qu'un jour plus grand éclaire ma justice,
250 Sachez que je vous crois leur chef ou leur complice ;
Que j'ai partout des yeux, que j'ai partout des mains ;
Que malgré vous encore il est de vrais Romains ;
Que ce cortège affreux d'amis vendus au crime
Sentira comme vous l'équité qui m'anime.

255 Vous n'avez vu dans moi qu'un rival de grandeur,
Voyez-y votre juge, et votre accusateur,
Qui va dans un moment vous forcer de répondre
Au tribunal des lois qui doivent vous confondre ;
Des lois qui se taisaient sur vos crimes passés,
260 De ces lois que je venge, et que vous renversez.

CATILINA.

Je vous ai déjà dit, seigneur, que votre place
Avec Catilina permet peu cette audace ;
Mais je veux pardonner des soupçons si honteux,
En faveur de l'état que nous servons tous deux :
265 Je fais plus, je respecte un zèle infatigable,
Aveugle, je l'avoue, et pourtant estimable.
Ne me reprochez plus tous mes égarements,
D'une ardente jeunesse impétueux enfants ;
Le sénat m'en donna l'exemple trop funeste.
270 Cet emportement passe, et le courage reste.
Ce luxe, ces excès, ces fruits de la grandeur,
Sont les vices du temps, et non ceux de mon coeur.
Songez que cette main servit la république ;
Que soldat en Asie, et juge dans l'Afrique,
275 J'ai, malgré nos excès et nos divisions,
Rendu Rome terrible aux yeux des nations.
Moi je la trahirais ! Moi qui l'ai su défendre !

CICÉRON.

Marius et Sylla, qui la mirent en cendre,
Ont mieux servi l'état, et l'ont mieux défendu.
280 Les tyrans ont toujours quelque ombre de vertu ;
Ils soutiennent les lois avant de les abattre.

CATILINA.

Ah ! Si vous soupçonnez ceux qui savent combattre,
Accusez donc César, et Pompée, et Crassus.
Pourquoi fixer sur moi vos yeux toujours déçus ?
285 Parmi tant de guerriers, dont on craint la puissance,
Pourquoi suis-je l'objet de votre défiance ?
Pourquoi me choisir, moi ? par quel zèle emporté ?...

CICÉRON.

Vous-même jugez-vous ; l'avez-vous mérité ?

CATILINA.

Non, mais j'ai trop daigné m'abaisser à l'excuse ;
290 Et plus je me défends, plus Cicéron m'accuse.
Si vous avez voulu me parler en ami,
Vous vous êtes trompé, je suis votre ennemi :
Si c'est en citoyen, comme vous je crois l'être,
Et si c'est en consul, ce consul n'est pas maître ;
295 Il préside au sénat, et je peux l'y braver.

CICÉRON.

J'y punis les forfaits ; tremble de m'y trouver.
Malgré toute ta haine, à mes yeux méprisable,

Je t'y protégerai, si tu n'es point coupable :
Fuis Rome, si tu l'es.

CATILINA.

C'en est trop ; arrêtez.
300 C'est trop souffrir le zèle où vous vous emportez.
De vos vagues soupçons j'ai dédaigné l'injure ;
Mais après tant d'affronts que mon orgueil endure,
Je veux que vous sachiez que le plus grand de tous
N'est pas d'être accusé, mais protégé par vous.

SCÈNE VI.

CICÉRON, seul.

305 Le traître pense-t-il, à force d'insolence,
Par sa fausse grandeur prouver son innocence ?
Tu ne peux m'imposer, perfide ; ne crois pas
Éviter l'oeil vengeur attaché sur tes pas.

SCÈNE VII.

Cicéron, Caton.

CICÉRON.

Eh bien ! Ferme Caton, Rome est-elle en défense ?

CATON.

310 Vos ordres sont suivis. Ma prompte vigilance
A disposé déjà ces braves chevaliers
Qui sous vos étendards marcheront les premiers.
Mais je crains tout du peuple, et du sénat lui-même.

CICÉRON.

Du sénat ?

CATON.

315 Enivré de sa grandeur suprême,
Dans ses divisions il se forge des fers.

CICÉRON.

Les vices des Romains ont vengé l'univers,
La vertu disparaît, la liberté chancelle ;
Mais Rome a des Catons, j'espère encor pour elle.

CATON.

320 Ah ! Qui sert son pays sert souvent un ingrat.
Votre mérite même irrite le sénat ;
Il voit d'un oeil jaloux cet éclat qui l'offense.

CICÉRON.

Les regards de Caton seront ma récompense.
Au torrent de mon siècle, à son iniquité,
J'oppose ton suffrage et la postérité.
325 Faisons notre devoir : les dieux feront le reste.

CATON.

Eh ! Comment résister à ce torrent funeste,
Quand je vois dans ce temple, aux vertus élevé,
L'infâme trahison marcher le front levé ?
Croit-on que Mallius, cet indigne rebelle,
330 Ce tribun des soldats, subalterne infidèle,
De la guerre civile arborât l'étendard ;
Qu'il osât s'avancer vers ce sacré rempart,
Qu'il eût pu fomenter ces ligues menaçantes,
S'il n'était soutenu par des mains plus puissantes,
335 Si quelque rejeton de nos derniers tyrans
N'allumait en secret des feux plus dévorants ?
Les premiers du sénat nous trahissent peut-être ;
Des cendres de Sylla les tyrans vont renaître.
César fut le premier que mon coeur soupçonna.
340 Oui, j'accuse César.

CICÉRON.

Et moi, Catilina !
De brigues, de complots, de nouveautés avide,
Vaste dans ses projets, impétueux, perfide,
Plus que César encor je le crois dangereux,
Beaucoup plus téméraire, et bien moins généreux,
345 Je viens de lui parler ; j'ai vu sur son visage,
J'ai vu dans ses discours son audace et sa rage,
Et la sombre hauteur d'un esprit affermi,
Qui se lasse de feindre, et parle en ennemi.
De ses obscurs complots je cherche les complices.
350 Tous ses crimes passés sont mes premiers indices.
J'en préviendrai la suite.

CATON.

Il a beaucoup d'amis ;
Je crains pour les Romains des tyrans réunis.
L'armée est en Asie, et le crime est dans Rome ;
Mais pour sauver l'état il suffit d'un grand homme.

CICÉRON.

355 Si nous sommes unis, il suffit de nous deux.
La discorde est bientôt parmi les factieux.
César peut conjurer, mais je connais son âme ;
Je sais quel noble orgueil le domine et l'enflamme.
Son coeur ambitieux ne peut être abattu
360 Jusqu'à servir en lâche un tyran sans vertu.
Il aime Rome encore, il ne veut point de maître ;
Mais je prévois trop bien qu'un jour il voudra l'être.
Tous deux jaloux de plaire, et plus de commander,

365 Ils sont montés trop haut pour jamais s'accorder.
Par leur désunion Rome sera sauvée.
Allons, n'attendons pas que, de sang abreuvée,
Elle tende vers nous ses languissantes mains,
Et qu'on donne des fers aux maîtres des humains.

ACTE II

SCÈNE I.

Catilina, Céthégus.

CÉTHÉGUS.

370 Tandis que tout s'apprête, et que ta main hardie
Va de Rome et du monde allumer l'incendie,
Tandis que ton armée approche de ces lieux,
Sais-tu ce qui se passe en ces murs odieux ?

CATILINA.

Je sais que d'un consul la sombre défiance
Se livre à des terreurs qu'il appelle prudence ;
375 Sur le vaisseau public ce pilote égaré
Présente à tous les vents un flanc mal assuré ;
Il s'agite au hasard, à l'orage il s'apprête,
Sans savoir seulement d'où viendra la tempête.
Ne crains rien du sénat : ce corps faible et jaloux
380 Avec joie en secret l'abandonne à nos coups.
Ce sénat divisé, ce monstre à tant de têtes,
Si fier de sa noblesse, et plus de ses conquêtes,
Voit avec les transports de l'indignation
Les souverains des rois respecter Cicéron.
385 César n'est point à lui, Crassus le sacrifie.
J'attends tout de ma main, j'attends tout de l'envie.
C'est un homme expirant qu'on voit d'un faible effort
Se débattre et tomber dans les bras de la mort.

CÉTHÉGUS.

390 Il a des envieux, mais il parle, il entraîne ;
Il réveille la gloire, il subjugue la haine ;
Il domine au sénat.

CATILINA.

Je le brave en tous lieux ;
J'entends avec mépris ses cris injurieux :
Qu'il déclame à son gré jusqu'à sa dernière heure ;
Qu'il triomphe en parlant, qu'on l'admire, et qu'il meure.
395 De plus cruels soucis, des chagrins plus pressants,
Occupent mon courage, et règnent sur mes sens.

CÉTHÉGUS.

Que dis-tu ? qui t'arrête en ta noble carrière ?
Quand l'adresse et la force ont ouvert la barrière,
Que crains-tu ?

CATILINA.

Ce n'est pas mes nombreux ennemis ;
400 Mon parti seul m'alarme, et je crains mes amis,
De Lentulus-Sura l'ambition jalouse,
Le grand coeur de César, et surtout mon épouse.

CÉTHÉGUS.

Ton épouse ? Tu crains une femme et des pleurs ?
Laisse-lui ses remords, laisse-lui ses terreurs ;
405 Tu l'aimes, mais en maître, et son amour docile
Est de tes grands desseins un instrument utile.

CATILINA.

Je vois qu'il peut enfin devenir dangereux.
Rome, un époux, un fils, partagent trop ses vœux.
Ô Rome ! Ô nom fatal ! Ô liberté chérie !
410 Quoi ! Dans ma maison même on parle de patrie !
Je veux qu'avant le temps fixé pour le combat,
Tandis que nous allons éblouir le sénat,
Ma femme, avec mon fils, de ces lieux enlevée,
Abandonne une ville aux flammes réservée,
415 Qu'elle parte, en un mot. Nos femmes, nos enfants,
Ne doivent point troubler ces terribles moments.
Mais César !

CÉTHÉGUS.

Que veux-tu ? Si par ton artifice
Tu ne peux réussir à t'en faire un complice,
Dans le rang des proscrits faut-il placer son nom ?
420 Faut-il confondre enfin César et Cicéron ?

CATILINA.

C'est là ce qui m'occupe, et s'il faut qu'il périsse,
Je me sens étonné de ce grand sacrifice.
Il semble qu'en secret, respectant son destin,
Je révère dans lui l'honneur du nom romain.
425 Mais Sura viendra-t-il ?

CÉTHÉGUS.

Compte sur son audace ;
Tu sais comme, ébloui des grandeurs de sa race,
A partager ton règne il se croit destiné.

CATILINA.

Qu'à cet espoir trompeur il reste abandonné.
Tu vois avec quel art il faut que je ménage

430 L'orgueil présomptueux de cet esprit sauvage,
Ses chagrins inquiets, ses soupçons, son courroux.
Sais-tu que de César il ose être jaloux ?
Enfin j'ai des amis moins aisés à conduire
Que Rome et Cicéron ne coûtent à détruire.
435 O d'un chef de parti dur et pénible emploi !

CÉTHÉGUS.

Le soupçonneux Sura s'avance ici vers toi.

SCÈNE II.

Catilina, Céthégus, Lentulus-Sura.

SURA.

Ainsi, malgré mes soins et malgré ma prière,
Vous prenez dans César une assurance entière ;
Vous lui donnez Préneste ; il devient notre appui.
440 Pensez-vous me forcer à dépendre de lui ?

CATILINA.

Le sang des Scipions n'est point fait pour dépendre.
Ce n'est qu'au premier rang que vous devez prétendre.
Je traite avec César, mais sans m'y confier ;
Son crédit peut nous nuire, il peut nous appuyer :
445 Croyez qu'en mon parti, s'il faut que je l'engage,
Je me sers de son nom, mais pour votre avantage.

SURA.

Ce nom est-il plus grand que le vôtre et le mien ?
Pourquoi vous abaisser à briguer ce soutien ?
On le fait trop valoir, et Rome est trop frappée
450 D'un mérite naissant qu'on oppose à Pompée.
Pourquoi le rechercher alors que je vous sers ?
Ne peut-on sans César subjuguier l'univers ?

CATILINA.

Nous le pouvons, sans doute, et sur votre vaillance
J'ai fondé dès longtemps ma plus forte espérance ;
455 Mais César est aimé du peuple et du sénat ;
Politique, guerrier, pontife, magistrat,
Terrible dans la guerre, et grand dans la tribune,
Par cent chemins divers il court à la fortune.
Il nous est nécessaire.

SURA.

Il nous sera fatal :
460 Notre égal aujourd'hui, demain notre rival,
Bientôt notre tyran, tel est son caractère ;
Je le crois du parti le plus grand adversaire.
Peut-être qu'à vous seul il daignera céder,
Mais croyez qu'à tout autre il voudra commander.
465 Je ne souffrirai point, puisqu'il faut vous le dire,
De son fier ascendant le dangereux empire.

Je vous ai prodigué mon service et ma foi,
Et je renonce à vous, s'il l'emporte sur moi.

CATILINA.

470 J'y consens ; faites plus, arrachez-moi la vie,
Je m'en déclare indigne, et je la sacrifie,
Si je permets jamais, de nos grandeurs jaloux,
Qu'un autre ose penser à s'élever sur nous :
Mais souffrez qu'à César votre intérêt me lie ;
Je le flatte aujourd'hui, demain je l'humilie :
475 Je ferai plus, peut-être ; en un mot, vous pensez
Que sur nos intérêts mes yeux s'ouvrent assez.

À Céthégus.

Va, prépare en secret le départ d'Aurélie ;
Que des seuls conjurés sa maison soit remplie.
De ces lieux cependant qu'on écarte ses pas,
480 Craignons de son amour les funestes éclats.
Par un autre chemin tu reviendras m'attendre
Vers ces lieux retirés où César va m'entendre.

SURA.

Enfin donc sans César vous n'entrenez rien ?
Nous attendrons le fruit de ce grand entretien.

CATILINA.

485 Allez, j'espère en vous plus que dans César même.

CÉTHÉGUS.

Je cours exécuter ta volonté suprême,
Et sous tes étendards à jamais réunir
Ceux qui mettent leur gloire à savoir t'obéir.

SCÈNE III.

Catilina, César.

CATILINA.

Eh bien ! César, eh bien ! Toi de qui la fortune
490 Dès le temps de Sylla me fut toujours commune,
Toi dont j'ai présagé les éclatants destins,
Toi né pour être un jour le premier des Romains,
N'es-tu donc aujourd'hui que le premier esclave
Du fameux plébéien qui t'irrite et te brave ?
495 Tu le hais, je le sais, et ton oeil pénétrant
Voit pour s'en affranchir ce que Rome entreprend ;
Et tu balancerai, et ton ardent courage
Craindrait de nous aider à sortir d'esclavage !
Des destins de la terre il s'agit aujourd'hui,
500 Et César souffrirait qu'on les changeât sans lui !
Quoi ! N'es-tu plus jaloux du nom du grand Pompée ?
Ta haine pour Caton s'est-elle dissipée ?
N'es-tu pas indigné de servir les autels,
Quand Cicéron préside au destin des mortels,

505 Quand l'obscur habitant des rives du Fibrène
Siège au-dessus de toi sur la pourpre romaine ?
Souffriras-tu longtemps tous ces rois fastueux,
Cet heureux Lucullus, brigand voluptueux,
Fatigué de sa gloire, énervé de mollesse ;
510 Un Crassus étonné de sa propre richesse,
Dont l'opulence avide, osant nous insulter,
Asservirait l'état, s'il daignait l'acheter ?
Ah ! De quelque côté que tu jettes la vue,
Vois Rome turbulente, ou Rome corrompue ;
515 Vois ces lâches vainqueurs en proie aux factions,
Disputer, dévorer le sang des nations.
Le monde entier t'appelle, et tu restes paisible !
Veux-tu laisser languir ce courage invincible ?
De Rome qui te parle as-tu quelque pitié ?
520 César est-il fidèle à ma tendre amitié ?

CÉSAR.

Oui, si dans le sénat on te fait injustice,
César te défendra, compte sur mon service.
Je ne peux te trahir ; n'exige rien de plus.

CATILINA.

Et tu bornerais là tes vœux irrésolus ?
525 C'est à parler pour moi que tu peux te réduire ?

CÉSAR.

J'ai pesé tes projets, je ne veux pas leur nuire ;
Je peux leur applaudir, je n'y veux point entrer.

CATILINA.

J'entends : pour les heureux tu veux te déclarer.
Des premiers mouvements spectateur immobile,
530 Tu veux ravir les fruits de la guerre civile,
Sur nos communs débris établir ta grandeur.

CÉSAR.

Non, je veux des dangers plus dignes de mon cœur.
Ma haine pour Caton, ma fière jalousie
Des lauriers dont Pompée est couvert en Asie,
535 Le crédit, les honneurs, l'éclat de Cicéron,
Ne m'ont déterminé qu'à surpasser leur nom.
Sur les rives du Rhin, de la Seine et du Tage,
La victoire m'appelle ; et voilà mon partage.

CATILINA.

Commence donc par Rome, et songe que demain
540 J'y pourrais avec toi marcher en souverain.

CÉSAR.

Ton projet est bien grand, peut-être téméraire ;
Il est digne de toi ; mais, pour ne te rien taire,
Plus il doit t'agrandir, moins il est fait pour moi.

CATILINA.

Comment ?

CÉSAR.

Je ne veux pas servir ici sous toi.

CATILINA.

545 Ah ! Crois qu'avec César on partage sans peine.

CÉSAR.

On ne partage point la grandeur souveraine.
Va, ne te flatte pas que jamais à son char
L'heureux Catilina puisse enchaîner César.
Tu m'as vu ton ami, je le suis, je veux l'être ;
550 Mais jamais mon ami ne deviendra mon maître.
Pompée en serait digne, et s'il l'ose tenter,
Ce bras levé sur lui l'attend pour l'arrêter.
Sylla, dont tu reçus la valeur en partage,
Dont j'estime l'audace, et dont je hais la rage,
555 Sylla nous a réduits à la captivité :
Mais s'il ravit l'empire, il l'avait mérité ;
Il soumit l'Hellespont, il fit trembler l'Euphrate,
Il subjugua l'Asie, il vainquit Mithridate.
Qu'as-tu fait ? Quels états, quels fleuves, quelles mers,
560 Quels rois par toi vaincus ont adoré nos fers ?
Tu peux, avec le temps, être un jour un grand homme ;
Mais tu n'as pas acquis le droit d'asservir Rome :
Et mon nom, ma grandeur, et mon autorité,
N'ont point encor l'éclat et la maturité,
565 Le poids qu'exigerait une telle entreprise.
Je vois que tôt ou tard Rome sera soumise.
J'ignore mon destin ; mais si j'étais un jour
Forcé par les Romains de régner à mon tour,
Avant que d'obtenir une telle victoire,
570 J'étendrai, si je puis, leur empire et leur gloire ;
Je serai digne d'eux, et je veux que leurs fers,
D'eux-mêmes respectés, de lauriers soient couverts.

CATILINA.

Le moyen que je t'offre est plus aisé, peut-être.
Qu'était donc ce Sylla qui s'est fait notre maître ?
575 Il avait une armée, et j'en forme aujourd'hui ;
Il m'a fallu créer ce qui s'offrait à lui ;
Il profita des temps, et moi je les fais naître.
Je ne dis plus qu'un mot : il fut roi ; veux-tu l'être ?
Veux-tu de Cicéron subir ici la loi,
580 Vivre son courtisan, ou régner avec moi ?

CÉSAR.

Je ne veux l'un ni l'autre : il n'est pas temps de feindre.
J'estime Cicéron, sans l'aimer ni le craindre.
Je t'aime, je l'avoue, et je ne te crains pas.

Divise le sénat, abaisse des ingrats,
585 Tu le peux, j'y consens ; mais si ton âme aspire
Jusqu'à m'oser soumettre à ton nouvel empire,
Ce coeur sera fidèle à tes secrets desseins,
Et ce bras combattra l'ennemi des Romains. (Il sort.)

SCÈNE IV.

CATILINA.

Ah ! Qu'il serve, s'il l'ose, au dessein qui m'anime ;
590 Et s'il n'en est l'appui, qu'il en soit la victime.
Sylla voulait le perdre, il le connaissait bien.
Son génie en secret est l'ennemi du mien.
Je ferai ce qu'enfin Sylla craignit de faire.

SCÈNE V.

Catilina, Céthégus, Lentulus-Sura.

SURA.

César s'est-il montré favorable ou contraire ?

CATILINA.

595 Sa stérile amitié nous offre un faible appui.
Il faut et nous servir, et nous venger de lui.
Nous avons des soutiens plus sûrs et plus fidèles.
Les voici ces héros vengeurs de nos querelles.

SCÈNE VI.

Catilina, les conjurés.

CATILINA.

Venez, noble Pison, vaillant Autronius,
600 Intrépide Vargonte, ardent Statilius ;
Vous tous, braves guerriers de tout rang, de tout âge,
Des plus grands des humains redoutable assemblage ;
Venez, vainqueurs des rois, vengeurs des citoyens,
Vous tous, mes vrais amis, mes égaux, mes soutiens.
605 Encor quelques moments, un dieu qui vous seconde
Va mettre entre vos mains la maîtresse du monde.
De trente nations malheureux conquérants,
La peine était pour vous, le fruit pour vos tyrans.
 Vos mains n'ont subjugué Tigrane et Mithridate,
610 Votre sang n'a rougi les ondes de l'Euphrate,
Que pour enorgueillir d'indignes sénateurs,
De leurs propres appuis lâches persécuteurs,
Grands par vos travaux seuls, et qui, pour récompense,
Vous permettaient de loin d'adorer leur puissance.
615 Le jour de la vengeance est arrivé pour vous.
Je ne propose point à votre fier courroux

Des travaux sans périls et des meurtres sans gloire :
 Vous pourriez dédaigner une telle victoire ;
 A vos coeurs généreux je promets des combats :
 620 Je vois vos ennemis expirants sous vos bras :
 Entrez dans leurs palais ; frappez, mettez en cendre
 Tout ce qui prétendra l'honneur de se défendre ;
 Mais surtout qu'un concert unanime et parfait
 De nos vastes desseins assure en tout l'effet.
 625 A l'heure où je vous parle on doit saisir Préneste ;
 Des soldats de Sylla le redoutable reste,
 Par des chemins divers et des sentiers obscurs,
 Du fond de la Toscane avance vers ces murs.
 Ils arrivent ; je sors, et je marche à leur tête.
 630 Au-dehors, au-dedans, Rome est votre conquête.
 Je combats Pétréius, et je m'ouvre en ces lieux,
 Au pied du Capitole, un chemin glorieux.
 C'est là que, par les droits que vous donne la guerre,
 Nous montons en triomphe au trône de la terre,
 635 A ce trône souillé par d'indignes Romains,
 Mais lavé dans leur sang, et vengé par vos mains.
 Curius et les siens doivent m'ouvrir les portes.

Il s'arrête un moment, puis il s'adresse à un conjuré.

Vous, des gladiateurs aurons-nous les cohortes ?
 Leur joignez-vous surtout ces braves vétérans,
 640 Qu'un odieux repos fatigua trop longtemps ?

LENTULUS.

Je dois les amener, sitôt que la nuit sombre
 Cachera sous son voile et leur marche et leur nombre ;
 Je les armerai tous dans ce lieu retiré.

CATILINA.

Vous, du mont Célius êtes-vous assuré ?

STATILIUS.

645 Les gardes sont séduits ; on peut tout entreprendre.

CATILINA.

Vous, au mont Aventin que tout soit mis en cendre.
 Dès que de Mallius vous verrez les drapeaux,
 De ce signal terrible allumez les flambeaux.
 Aux maisons des proscrits que la mort soit portée.
 650 La première victime à mes yeux présentée,
 Vous l'avez tous juré, doit être Cicéron :
 Immolez César même, oui, César et Caton ;
 Eux morts, le sénat tombe, et nous sert en silence.
 Déjà notre fortune aveugle sa prudence ;
 655 Dans ces murs, sous son temple, à ses yeux, sous ses pas,
 Nous disposons en paix l'appareil du trépas.
 Surtout avant le temps ne prenez point les armes.
 Que la mort des tyrans précède les alarmes ;
 Que Rome et Cicéron tombent du même fer ;
 660 Que la foudre en grondant les frappe avec l'éclair.
 Vous avez dans vos mains le destin de la terre ;
 Ce n'est point conspirer, c'est déclarer la guerre,

C'est reprendre vos droits, et c'est vous ressaisir
De l'univers dompté qu'on osait vous ravir.

À Céthégus et à Lentulus-Sura.

665 Vous, de ces grands desseins les auteurs magnanimes,
Venez dans le sénat, venez voir vos victimes.
De ce consul encor nous entendrons la voix ;
Croyez qu'il va parler pour la dernière fois.
670 Et vous, dignes Romains, jurez par cette épée,
Qui du sang des tyrans sera bientôt trempée.
Jurez tous de périr ou de vaincre avec moi.

MARTIAN.

Oui, nous le jurons tous par ce fer et par toi !

Un AUTRE CONJURÉ.

Périsse le sénat !

MARTIAN.

675 Qui pourra différer de venger ta querelle !
Si quelqu'un se repent, qu'il tombe sous nos coups !
Périsse l'infidèle

CATILINA.

Allez, et cette nuit Rome entière est à vous.

ACTE III

SCÈNE I.

**Catilina, Céthégus, affranchis, Martian,
Septime.**

CATILINA.

Tout est-il prêt ? Enfin l'année avance-t-elle ?

MARTIAN.

Oui, seigneur ; Mallius, à ses serments fidèle,
Vient entourer ces murs aux flammes destinés.
680 Au-dehors, au-dedans les ordres sont donnés.
Les conjurés en foule au carnage s'excitent,
Et des moindres délais leurs courages s'irritent.
Prescrivez le moment où Rome doit périr.

CATILINA.

Sitôt que du sénat vous me verrez sortir,
685 Commencez à l'instant nos sanglants sacrifices ;
Que du sang des proscrits les fatales prémices
Consacrent sous vos mains ce redoutable jour.
Observez, Martian, vers cet obscur détour,
Si d'un consul trompé les ardents émissaires
690 Oseraient épier nos terribles mystères.

CÉTHÉGUS.

Peut-être avant le temps faudrait-il l'attaquer
Au milieu du sénat qu'il vient de convoquer ;
Je vois qu'il prévient tout, et que Rome alarmée...

CATILINA.

Prévient-il Mallius ? Prévient-il mon armée ?
695 Connaît-il mes projets ? Sait-il, dans son effroi,
Que Mallius n'agit, n'est armé que pour moi ?
Suis-je fait pour fonder ma fortune et ma gloire
Sur un vain brigandage, et non sur la victoire ?
Va, mes desseins sont grands, autant que mesurés ;
700 Les soldats de Sylla sont mes vrais conjurés.
Quand des mortels obscurs, et de vils téméraires,
D'un complot mal tissu forment les noeuds vulgaires,
Un seul ressort qui manque à leurs pièges tendus

Détruit l'ouvrage entier, et l'on n'y revient plus.
705 Mais des mortels choisis, et tels que nous le sommes,
Ces desseins si profonds, ces crimes de grands hommes,
Cette élite indomptable, et ce superbe choix
Des descendants de Mars et des vainqueurs des rois ;
Tous ces ressorts secrets, dont la force assurée
710 Trompe de Cicéron la prudence égarée,
Un feu dont l'étendue embrase au même instant
Les Alpes, l'Apennin, l'aurore et le couchant,
Que Rome doit nourrir, que rien ne peut éteindre :
Voilà notre destin, dis-moi s'il est à craindre.

CÉTHÉGUS.

715 Sous le nom de César, Préneste est-elle à nous ?

CATILINA.

C'est là mon premier pas ; c'est un des plus grands coups
Qu'au sénat incertain je porte en assurance.
Tandis que Nonnius tombe sous ma puissance,
Tandis qu'il est perdu, je fais semer le bruit
720 Que tout ce grand complot par lui-même est conduit.
La moitié du sénat croit Nonnius complice.
Avant qu'on délibère, avant qu'on s'éclaircisse,
Avant que ce sénat, si lent dans ses débats,
Ait démêlé le piège où j'ai conduit ses pas,
725 Mon armée est dans Rome, et la terre asservie.
Allez ; que de ces lieux on enlève Aurélie,
Et que rien ne partage un si grand intérêt.

SCÈNE II.

Catilina, Céthégus, etc ; Aurélie.

AURÉLIE, une lettre à la main.

Lis ton sort et le mien, ton crime et ton arrêt ;
Voilà ce qu'on m'écrit...

CATILINA.

Quelle main téméraire ?...
730 Eh bien ! je reconnais le seing de votre père.

AURÉLIE.

Lis...

CATILINA, lit la lettre.

"La mort trop longtemps a respecté mes jours.
Une fille que j'aime en termine le cours,
Je suis trop bien puni, dans ma triste vieillesse,
De cet hymen affreux qu'a permis ma faiblesse.
735 Je sais de votre époux les complots odieux.
César qui nous trahit veut enlever Préneste.
Vous avez partagé leur trahison funeste ;
Repentez-vous, ingrate, ou périssez comme eux..."
Mais comment Nonnius aurait-il pu connaître

740 Des secrets qu'un consul ignore encor peut-être ?

CÉTHÉGUS.

Ce billet peut vous perdre.

CATILINA à Céthégus.

Il pourra nous servir.

À Aurélie.

Il faut tout vous apprendre, il faut tout éclaircir.
Je vais armer le monde, et c'est pour ma défense.
Vous, dans ce jour de sang marqué pour ma puissance,
745 Voulez-vous préférer un père à votre époux ?
Pour la dernière fois dois-je compter sur vous ?

AURÉLIE.

Tu m'avais ordonné le silence et la fuite ;
Tu voulais à mes pleurs dérober ta conduite ;
Eh bien ! Que prétends-tu ?

CATILINA.

Partez au même instant ;
750 Envoyez au consul ce billet important.
J'ai mes raisons, je veux qu'il apprenne à connaître
Que César est à craindre, et plus que moi peut-être.
Je n'y suis point nommé ; César est accusé ;
C'est ce que j'attendais, tout le reste est aisé.
755 Que mon fils au berceau, mon fils né pour la guerre,
Soit porté dans vos bras aux vainqueurs de la terre.
Ne rentrez avec lui dans ces murs abhorrés
Que quand j'en serai maître, et quand vous régnerez.
Notre hymen est secret : je veux qu'on le publie
760 Au milieu de l'armée, aux yeux de l'Italie ;
Je veux que votre père, humble dans son courroux,
Soit le premier sujet qui tombe à vos genoux.
Partez, daignez me croire, et laissez-vous conduire ;
Laissez-moi mes dangers, ils doivent me suffire,
765 Et ce n'est pas à vous de partager mes soins :
Vainqueur et couronné, cette nuit je vous joins.

AURÉLIE.

Tu vas ce jour dans Rome ordonner le carnage ?

CATILINA.

Oui, de nos ennemis j'y vais punir la rage.
Tout est prêt ; on m'attend.

AURÉLIE.

Commence donc par moi,
770 Commence par ce meurtre, il est digne de toi :
Barbare, j'aime mieux, avant que tout périsse,
Expirer par tes mains, que vivre ta complice.

CATILINA.

Qu'au nom de nos liens votre esprit raffermi...

CÉTHÉGUS.

Ne désespérez point un époux, un ami.
775 Tout vous est confié ; la carrière est ouverte,
Et reculer d'un pas, c'est courir à sa perte.

AURÉLIE.

Ma perte fut certaine au moment où mon coeur
Reçut de vos conseils le poison séducteur ;
Quand j'acceptai sa main, quand je fus abusée,
780 Attachée à son sort, victime méprisée.
Vous pensez que mes yeux timides, consternés,
Respecteront toujours vos complots forcenés.
Malgré moi sur vos pas vous m'avez su conduire.
J'aimais ; il fut aisé, cruel, de me séduire !
785 Et c'est un crime affreux dont on doit vous punir,
Qu'à tant d'atrocité l'amour ait pu servir.
Dans mon aveuglement, que ma raison déplore,
Ce reste de raison m'éclaire au moins encore.
Il fait rougir mon front de l'abus détesté
790 Que vous avez tous fait de ma crédulité.
L'amour me fit coupable, et je ne veux plus l'être ;
Je ne veux point servir les attentats d'un maître ;
Je renonce à mes vœux, à ton crime, à ta foi ;
Mes mains, mes propres mains s'armeront contre toi.
795 Frappe, et traîne dans Rome embrasée et fumante,
Pour ton premier exploit, ton épouse expirante ;
Fais périr avec moi l'enfant infortuné
Que les dieux en courroux à mes vœux ont donné ;
Et couvert de son sang, libre dans ta furie,
800 Barbare, assouvis-toi du sang de ta patrie.

CATILINA.

C'est donc là ce grand coeur, et qui me fut soumis ?
Ainsi vous vous rangez parmi mes ennemis ?
Ainsi dans la plus juste et la plus noble guerre
Qui jamais décida du destin de la terre,
805 Quand je brave un consul, et Pompée, et Caton,
Mes plus grands ennemis seront dans ma maison ?
Les préjugés romains de votre faible père
Arment contre moi-même une épouse si chère ?
Et vous mêlez enfin la menace à l'effroi ?

AURÉLIE.

810 Je menace le crime... et je tremble pour toi.
Dans mes emportements vois encor ma tendresse.
Frémis d'en abuser, c'est ma seule, faiblesse.
Crains...

CATILINA.

Cet indigne mot n'est pas fait pour mon coeur.
Ne me parlez jamais de paix ni de terreur :
815 C'est assez m'offenser. Écoutez : je vous aime ;
Mais ne présumez pas que, m'oubliant moi-même,
J'immole à mon amour ces amis généreux,
Mon parti, mes desseins, et l'empire avec eux.
Vous n'avez pas osé regarder la couronne ;
820 Jugez de mon amour, puisque je vous pardonne :
Mais sachez...

AURÉLIE.

La couronne où tendent tes desseins,
Cet objet du mépris du reste des Romains,
Va, je l'arracherais sur mon front affermie,
Comme un signe insultant d'horreur et d'infamie.
825 Quoi ! Tu m'aimes assez pour ne te pas venger !
Pour ne me punir pas de t'oser outrager,
Pour ne pas ajouter ta femme à tes victimes ?
Et moi je t'aime assez pour arrêter tes crimes.
Et je cours...

SCÈNE III.

**Catilina, Céthégue, Lentulus-Sura, Aurélie,
etc.**

SURA.

C'en est fait, et nous sommes perdus ;
830 Nos amis sont trahis, nos projets confondus.
Préneste entre nos mains n'a point été remise ;
Nonnius vient dans Rome ; il sait notre entreprise.
Un de nos confidents, dans Préneste arrêté,
A subi les tourments, et n'a point résisté.
835 Nous avons trop tardé ; rien ne peut nous défendre,
Nonnius au sénat vient accuser son gendre.
Il va chez Cicéron, qui n'est que trop instruit.
Eh bien ! de tes forfaits tu vois quel est le fruit !
Voilà ces grands desseins où j'aurais dû souscrire,
840 Ces destins de Sylla, ce trône, cet empire !
Es-tu désabusé ? tes yeux sont-ils ouverts ?

CATILINA, après un moment de silence.

Je ne m'attendais pas à ce nouveau revers.
Mais... me trahiriez-vous ?

AURÉLIE.

Je le devrais peut-être.
Je devrais servir Rome, en la vengeant d'un traître :
845 Nos dieux m'en avoueraient. Je ferai plus ; je veux
Te rendre à ton pays, et vous sauver tous deux.

Ce coeur n'a pas toujours la faiblesse en partage.
Je n'ai point tes fureurs, mais j'aurai ton courage ;
L'amour en donne au moins. J'ai prévu le danger ;
850 Ce danger est venu, je veux le partager.
Je vais trouver mon père ; il faudra que j'obtienne
Qu'il m'arrache la vie, ou qu'il sauve la tienne.
Il m'aime, il est facile, il craindra devant moi
D'armer le désespoir d'un gendre tel que toi.
855 J'irai parler de paix à Cicéron lui-même.
Ce consul qui te craint, ce sénat où l'on t'aime,
Où César te soutient, où ton nom est puissant,
Se tiendront trop heureux de te croire innocent.
On pardonne aisément à ceux qui sont à craindre.
860 Repens-toi seulement, mais repens-toi sans feindre ;
Il n'est que ce parti quand on est découvert :
Il blesse ta fierté, mais tout autre te perd,
Et je te donne au moins, quoi qu'on puisse entreprendre,
Le temps de quitter Rome, ou d'oser t'y défendre.
865 Plus de reproche ici sur tes complots pervers ;
Coupable, je t'aimais ; malheureux, je te sers :
Je mourrai pour sauver et tes jours et la gloire.
Adieu : Catilina doit apprendre à me croire :
Je l'avais mérité.

CATILINA, l'arêtant.

Que faire, et quel danger ?
870 Ecoutez... Le sort change, il me force à changer...
Je me rends... Je vous cède... Il faut vous satisfaire...
Mais... Songez qu'un époux est pour vous plus qu'un père
Et que, dans le péril dont nous sommes pressés,
Si je prends un parti, c'est vous qui m'y forcez.

AURÉLIE.

875 Je me charge de tout, fût-ce encor de ta haine.
Je te sers, c'est assez. Fille, épouse, et Romaine,
Voilà tous mes devoirs, je les suis ; et le tien
Est d'égalier un coeur aussi pur que le mien.

SCÈNE IV.

Catilina, Céthégus, affranchis, Lentulus-Sura.

SURA.

Est-ce Catilina que nous venons d'entendre ?
880 N'es-tu de Nonnius que le timide gendre ?
Esclave d'une femme, et d'un seul mot troublé,
Ce grand coeur s'est rendu sitôt qu'elle a parlé.

CÉTHÉGUS.

Non, tu ne peux changer ; ton génie invincible,
Animé par l'obstacle, en sera plus terrible.
885 Sans ressource à Préneste, accusés au sénat,
Nous pourrions être encor les maîtres de l'état ;
Nous le ferions trembler, même dans les supplices.
Nous avons trop d'amis, trop d'illustres complices,
Un parti trop puissant, pour ne pas éclater.

SURA.

890 Mais avant le signal on peut nous arrêter.
C'est lorsque dans la nuit le sénat se sépare,
Que le parti s'assemble, et que tout se déclare.
Que faire ?

CÉTHÉGUS, à Catilina.

Tu te tais, et tu frémis d'effroi ?

CATILINA.

Oui, je frémis du coup que mon sort veut de moi.

SURA.

895 J'attends peu d'Aurélie ; et, dans ce jour funeste,
Vendre cher notre vie est tout ce qui nous reste.

CATILINA.

Je compte les moments, et j'observe les lieux.
Aurélié, en flattant ce vieillard odieux,
En le baignant de pleurs, en lui demandant grâce,
900 Suspendra pour un temps sa course et sa menace.
Cicéron, que j'alarme, est ailleurs arrêté ;
C'en est assez, amis, tout est en sûreté.
Qu'on transporte soudain les armes nécessaires ;
Armez tout, affranchis, esclaves, et sicaires ;
905 Débarrassez l'amas de ces lieux souterrains,
Et qu'il en reste encore assez pour mes desseins.
Vous, fidèle affranchi, brave et prudent Septime,
Et vous, cher Martian, qu'un même zèle anime,
Observez Aurélié, observez Nonnius :
910 Allez ; et dans l'instant qu'ils ne se verront plus,
Abordez-le en secret de la part de sa fille ;
Peignez-lui son danger, celui de sa famille ;

Attirez-le en parlant vers ce détour obscur,
Qui conduit au chemin de Tibur et d'Anxur :
915 Là, saisissant tous deux le moment favorable,
Vous... Ciel ! Que vois-je ?

SCÈNE V.

Cicéron et les précédents.

CICÉRON.

Arrête, audacieux coupable ;
Où portes-tu tes pas ? Vous, CÉTHÉGUS, parlez...
Sénateurs, affranchis, qui vous a rassemblés ?

CATILINA.

Bientôt dans le sénat nous pourrons te l'apprendre.

CÉTHÉGUS.

920 De ta poursuite vaine on saura s'y défendre.

SURA.

Nous verrons si, toujours prompt à nous outrager,
Le fils de Tullius nous ose interroger.

CICÉRON.

925 J'ose au moins demander qui sont ces téméraires.
Sont-ils, ainsi que vous, des Romains consulaires,
Que la loi de l'état me force à respecter,
Et que le sénat seul ait le droit d'arrêter ?
Qu'on les charge de fers ; allez, qu'on les entraîne.

CATILINA.

C'est donc toi qui détruis la liberté romaine ?
Arrêter des Romains sur tes lâches soupçons !

CICÉRON.

930 Ils sont de ton conseil, et voilà mes raisons.
Vous-mêmes, frémissiez. Licteurs, qu'on m'obéisse.

On emmène Septime et Martian.

CATILINA.

Implacable ennemi, poursuis ton injustice ;
Abuse de ta place, et profite du temps.
Il faudra rendre compte, et c'est où je t'attends.

CICÉRON.

935 Qu'on fasse à l'instant même interroger ces traîtres.
Va, je pourrai bientôt traiter ainsi leurs maîtres.
J'ai mandé Nonnius : il sait tous tes desseins.
J'ai mis Rome en défense, et Préneste en mes mains.
Nous verrons qui des deux emporte la balance,

Licteur : Ministre des magistrats romains, qui marchait devant eux, portant des haches enveloppées dans des faisceaux de verges. Il faisait l'office de sergent et de bourreau. Les consuls avaient 12 licteurs. [F]

940 Ou de ton artifice, ou de ma vigilance.
Je ne te parle plus ici de repentir ;
Je parle de supplice, et veux t'en avertir.
Avec les assassins sur qui tu te reposes,
Viens t'asseoir au sénat, et suis-moi, si tu l'oses.

SCÈNE VI.

Catilina, Céthégus, Lentulus-Sura.

CÉTHÉGUS.

945 Faut-il donc succomber sous les puissants efforts
D'un bras habile et prompt qui rompt tous nos ressorts ?
Faut-il qu'à Cicéron le sort nous sacrifie ?

CATILINA.

Jusqu'au dernier moment ma fureur le défie.
C'est un homme alarmé, que son trouble conduit,
950 Qui cherche à tout apprendre, et qui n'est pas instruit :
Nos amis arrêtés vont accroître ses peines ;
Ils sauront l'éblouir de clartés incertaines.
Dans ce billet fatal César est accusé.
Le sénat en tumulte est déjà divisé.
955 Mallius et l'armée aux portes vont paraître.
Vous m'avez cru perdu ; marchez, et je suis maître.

SURA.

Nonnius du consul éclaircit les soupçons.

CATILINA.

Il ne le verra pas, c'est moi qui t'en réponds.
Marchez, dis-je ; au sénat parlez en assurance,
960 Et laissez-moi le soin de remplir ma vengeance.
Allons... Où vais-je ?

CÉTHÉGUS.

Eh bien ?

CATILINA.

Aurélie ! ah, grands dieux !
Qu'allez-vous ordonner de ce coeur furieux ?
écartez-la, surtout. Si je la vois paraître,
Tout prêt à vous servir, je tremblerai peut-être.

ACTE IV

Le théâtre doit représenter le lieu préparé pour le sénat. Cette salle laisse voir une partie de la galerie qui conduit du palais d'Aurélié au temple de Tellus. Un double rang de sièges forme un cercle dans cette salle ; le siège de Cicéron, plus élevé, est au milieu.

SCÈNE I.

Céthégus, Lentulus - Sura, retirés

SURA.

965 Tous ces pères de Rome, au sénat appelés,
Incertains de leur sort, et de soupçons troublés,
Ces monarques tremblants tardent bien à paraître.

CÉTHÉGUS.

L'oracle des Romains, ou qui du moins croit l'être,
Dans d'impuissants travaux sans relâche occupé,
970 Interroge Septime ; et, par ses soins trompé,
Il a retardé tout par ses fausses alarmes.

SURA.

Plût au ciel que déjà nous eussions pris les armes !
Je crains, je l'avouerai, cet esprit du sénat,
Ces préjugés sacrés de l'amour de l'état,
975 Cet antique respect, et cette idolâtrie,
Que réveille en tout temps le nom de la patrie.

CÉTHÉGUS.

La patrie est un nom sans force et sans effet ;
On le prononce encor, mais il n'a plus d'objet.
Le fanatisme usé des siècles héroïques
980 Se conserve, il est vrai, dans des âmes stoïques ;
Le reste est sans vigueur, ou fait des vœux pour nous.
Cicéron, respecté, n'a fait que des jaloux ;
Caton est sans crédit ; César nous favorise :
Défendons-nous ici, Rome sera soumise.

SURA.

985 Mais si Catilina, par sa femme séduit,
De tant de nobles soins nous ravissait le fruit !
Tout homme a sa faiblesse, et cette âme hardie
Reconnaît en secret l'ascendant d'Aurélié.

Il l'aime, il la respecte, il pourra lui céder.

CÉTHÉGUS.

990 Sois sûr qu'à son amour il saura commander.

SURA.

Mais tu l'as vu frémir ; tu sais ce qu'il en coûte,
Quand de tels intérêts...

CÉTHÉGUS, en le tirant à part.

Caton approche, écoute.

Lentulus et Céthégus s'asseyent à un bout de la salle.

SCÈNE II.

**Caton entre au sénat avec Lucullus, Crassus,
Favonius, Clodius, Muréna, César, Catullus,
Marcellus, etc.**

CATON, en regardant les deux conjurés.

Lucullus, je me trompe, ou ces deux confidents
S'occupent en secret de soins trop importants.
995 Le crime est sur leur front, qu'irrite ma présence.
Déjà la trahison marche avec arrogance.
Le sénat qui la voit cherche à dissimuler.
Le démon de Sylla semble nous aveugler.
L'âme de ce tyran dans le sénat respire.

CÉTHÉGUS.

1000 Je vous entends assez, Caton ; qu'osez-vous dire ?

**CATON, en s'asseyant, tandis que les autres prennent
place.**

Que les dieux du sénat, les dieux de Scipion,
Qui contre toi, peut-être, ont inspiré Caton,
Permettent quelquefois les attentats des traîtres ;
Qu'ils ont à des tyrans asservi nos ancêtres ;
1005 Mais qu'ils ne mettront pas en de pareilles mains
La maîtresse du monde et le sort des humains.
J'ose encore ajouter que son puissant génie,
Qui n'a pu qu'une fois souffrir la tyrannie,
Pourra dans Céthégus et dans Catilina
1010 Punir tous les forfaits qu'il permit à Sylla.

CÉSAR.

Caton, que faites-vous ? et quel affreux langage !
Toujours votre vertu s'explique avec outrage.
Vous révoltez les coeurs, au lieu de les gagner.

César s'assied.

CATON, à César.

1015 Sur les coeurs corrompus vous cherchez à régner.
Pour les séditieux César toujours facile
Conserve en nos périls un courage tranquille.

CÉSAR.

Caton, il faut agir dans les jours des combats ;
Je suis tranquille ici, ne vous en plaignez pas.

CATON.

1020 Je plains Rome, César, et je la vois trahie.
Ô ciel ! Pourquoi faut-il qu'aux climats de l'Asie,
Pompée, en ces périls, soit encore arrêté ?

CÉSAR.

Quand César est pour vous ? Pompée est regretté ?

CATON.

L'amour de la patrie anime ce grand homme.

CÉSAR.

Je lui dispute tout, jusqu'à l'amour de Rome.

SCÈNE III.

Les mêmes, Cicéron

Cicéron, arrivant avec précipitation, tous les sénateurs se lèvent.

CICÉRON.

1025 Ah ! Dans quels vains débats perdez-vous ces instants ?
Quand Rome à son secours appelle ses enfants,
Qu'elle vous tend les bras, et que ses sept collines
Se couvrent à vos yeux de meurtres, de ruines,
1030 Qu'on a déjà donné le signal des fureurs,
Qu'on a déjà versé le sang des sénateurs ?

LUCULLUS.

Ô ciel !

CATON.

Que dites-vous ?

CICÉRON, debout.

J'avais d'un pas rapide
Guidé des chevaliers la cohorte intrépide,
Assuré des secours aux postes menacés,
Armé les citoyens avec ordre placés.
1035 J'interrogeais chez moi ceux qu'en ce trouble extrême,

Aux yeux de Cethégus j'avais surpris moi-même.
Nonnius, mon ami, ce vieillard généreux,
Cet homme incorruptible, en ces temps malheureux,
Pour sauver Rome et vous, arrive de Preneste.
1040 Il venait m'éclairer dans ce trouble funeste,
M'apprendre jusqu'aux noms de tous les conjurés,
Lorsque de notre sang deux monstres altérés,
A coups précipités frappent ce coeur fidèle,
Et font périr en lui tout le fruit de mon zèle.
1045 Il tombe mort ; on court, on vole, on les poursuit ;
Le tumulte, l'horreur, les ombres de la nuit,
Le peuple, qui se presse, et qui se précipite,
Leurs complices enfin favorisent leur fuite.
J'ai saisi l'un des deux qui, le fer à la main,
1050 Egaré, furieux, se frayait un chemin :
Je l'ai mis dans les fers, et j'ai su que ce traître
Avait Catilina pour complice et pour maître.

Cicéron s'assied avec le sénat.

SCÈNE IV.

Les mêmes, Catilina.

Catilina, debout entre Caton et César. CÉTHÉGUS est auprès de César, le sénat assis.

CATILINA.

Oui, sénat, j'ai tout fait, et vous voyez la main
Qui de votre ennemi vient de percer le sein.
1055 Oui, c'est Catilina qui venge la patrie,
C'est moi qui d'un perfide ai terminé la vie.

CICÉRON.

Toi, fourbe ? Toi, barbare ?

CATON.

Oses-tu te vanter ?...

CÉSAR.

Nous pourrons le punir, mais il faut l'écouter.

CÉTHÉGUS.

Parle, Catilina, parle, et force au silence
1060 De tous tes ennemis l'audace et l'éloquence.

CICÉRON.

Romains, où sommes-nous ?

CATILINA.

Dans les temps du malheur,
Dans la guerre civile, au milieu de l'horreur,
Parmi l'embrasement qui menace le monde,

Parmi des ennemis qu'il faut que je confonde.
 1065 Les neveux de Sylla, séduits par ce grand nom,
 Ont osé de Sylla montrer l'ambition.
 J'ai vu la liberté dans les coeurs expirante,
 Le sénat divisé, Rome dans l'épouvante,
 Le désordre en tous lieux, et surtout Cicéron
 1070 Semant ici la crainte, ainsi que le soupçon.
 Peut-être il plaint les maux dont Rome est affligée :
 Il vous parle pour elle ; et moi je l'ai vengée.
 Par un coup effrayant je lui prouve aujourd'hui
 Que Rome et le sénat me sont plus chers qu'à lui.
 1075 Sachez que Nonnius était l'âme invisible,
 L'esprit qui gouvernait ce grand corps si terrible,
 Ce corps de conjurés qui, des monts Apennins,
 S'étend jusqu'où finit le pouvoir des Romains.
 Les moments étaient chers, et les périls extrêmes.
 1080 Je l'ai su, j'ai sauvé l'état, Rome, et vous-mêmes.
 Ainsi, par un soldat fut puni Spurius ;
 Ainsi les Scipions ont immolé Gracchus.
 Qui m'osera punir d'un si juste homicide ?
 Qui de vous peut encor m'accuser ?

CICÉRON.

1085 Moi, perfide !
 Moi, qu'un Catilina se vante de sauver ;
 Moi, qui connais ton crime, et qui vais le prouver.
 Que ces deux affranchis viennent se faire entendre.
 Sénat, voici la main qui mettait Rome en cendre ;
 1090 Sur un père de Rome il a porté ses coups ;
 Et vous souffrez qu'il parle, et qu'il s'en vante à vous ?
 Vous souffrez qu'il vous trompe, alors qu'il vous opprime ?
 Qu'il fasse insolemment des vertus de son crime ?

CATILINA.

Et vous souffrez, Romains, que mon accusateur
 1095 Des meilleurs citoyens soit le persécuteur ?
 Apprenez des secrets que le consul ignore ;
 Et profitez-en tous, s'il en est temps encore.
 Sachez qu'en son palais, et presque sous ces lieux,
 Nonnius enfermait l'amas prodigieux
 1100 De machines, de traits, de lances et d'épées,
 Que dans des flots de sang Rome doit voir trempées.
 Si Rome existe encore, amis, si vous vivez,
 C'est moi, c'est mon audace à qui vous le devez.
 Pour prix de mon service, approuvez mes alarmes ;
 1105 Sénateurs, ordonnez qu'on saisisse ces armes.

CICÉRON, aux licteurs.

Courez chez Nonnius, allez, et qu'à nos yeux
 On amène sa fille en ces augustes lieux.
 Tu trembles à ce nom !

CATILINA.

Moi, trembler ? Je méprise
 Cette ressource indigne où ta haine s'épuise.
 1110 Sénat, le péril croît, quand vous délibérez.

Eh bien ! Sur ma conduite êtes-vous éclairés ?

CICÉRON.

Oui, je le suis, Romains, je le suis sur son crime.
Qui de vous peut penser, qu'un vieillard magnanime
Ait formé de si loin ce redoutable amas,
1115 Ce dépôt des forfaits et des assassinats ?
Dans ta propre maison ta rage industrielle
Craignait de mes regards la lumière odieuse.
De Nonnius trompé tu choisis le palais,
Et ton noir artifice y cacha tes forfaits.
1120 Peut-être as-tu séduit sa malheureuse fille.
Ah ! cruel, ce n'est pas la première famille
Où tu portas le trouble, et le crime, et la mort.
Tu traites Rome ainsi : c'est donc là notre sort !
Et tout couvert d'un sang qui demande vengeance,
1125 Tu veux qu'on t'applaudisse et qu'on te récompense !
Artisan de la guerre, affreux conspirateur,
Meurtrier d'un vieillard, et calomniateur,
Voilà tout ton service, et tes droits, et tes titres.
Ô vous des nations jadis heureux arbitres,
1130 Attendez-vous ici, sans force et sans secours,
Qu'un tyran forcené dispose de vos jours ?
Fermerez-vous les yeux au bord des précipices ?
Si vous ne vous vengez, vous êtes ses complices.
Rome ou Catilina doit périr aujourd'hui.
1135 Vous n'avez qu'un moment : jugez entre elle et lui.

CÉSAR.

Un jugement trop prompt est souvent sans justice.
C'est la cause de Rome ; il faut qu'on l'éclaircisse.
Aux droits de nos égaux est-ce à nous d'attenter ?
Toujours dans ses pareils il faut se respecter.
1140 Trop de sévérité tient de la tyrannie.

CATON.

Trop d'indulgence ici tient de la perfidie.
Quoi ! Rome, est d'un côté, de l'autre un assassin,
C'est Cicéron qui parle, et l'on est incertain ?

CÉSAR.

Il nous faut une preuve ; on n'a que des alarmes.
1145 Si l'on trouve en effet ces parricides armes,
Et si de Nonnius le crime est avéré,
Catilina nous sert, et doit être honoré...

À Catilina.

Tu me connais : en tout je te tiendrai parole.

CICÉRON.

Ô Rome ! Ô ma patrie ! Ô dieux du Capitole !
1150 Ainsi d'un scélérat un héros est l'appui !
Agissez-vous pour vous, en nous parlant pour lui ?
César, vous m'entendez ; et Rome trop à plaindre
N'aura donc désormais que ses enfants à craindre ?

CLODIUS.

Rome est en sûreté ; César est citoyen.
1155 Qui peut avoir ici d'autre avis que le sien ?

CICÉRON.

Clodius, achevez : que votre main seconde
La main qui prépara la ruine du monde.
C'en est trop, je ne vois dans ces murs menacés
Que conjurés ardents et citoyens glacés.
1160 Catilina l'emporte, et sa tranquille rage,
Sans crainte et sans danger, médite le carnage.
Au rang des sénateurs il est encore admis ;
Il proscriit le sénat, et s'y fait des amis ;
Il dévore des yeux le fruit de tous ses crimes :
1165 Il vous voit, vous menace, et marque ses victimes :
Et lorsque je m'oppose à tant d'énormités,
César parle de droits et de formalités ;
Clodius à mes yeux de son parti se range ;
Aucun ne veut souffrir que Cicéron le venge.
1170 Nonnius par ce traître est mort assassiné.
N'avons-nous pas sur lui le droit qu'il s'est donné ?
Le devoir le plus saint, la loi la plus chérie,
Est d'oublier la loi pour sauver la patrie.
Mais vous n'en avez plus.

SCÈNE V.

Le sénat, Aurélie.

AURÉLIE.

Ô vous ! Sacrés vengeurs,
1175 Demi-dieux sur la terre, et mes seuls protecteurs,
Consul, auguste appui qu'implore l'innocence,
Mon père par ma voix vous demande vengeance :
J'ai retiré ce fer enfoncé dans son flanc.

En voulant se jeter aux pieds de Cicéron qui la relève.

Mes pleurs mouillent vos pieds arrosés de son sang.
1180 Secourez-moi, vengez ce sang qui fume encore,
Sur l'infâme assassin que ma douleur ignore.

CICÉRON, en montrant Catilina.

Le voici.

AURÉLIE.

Dieux !

CICÉRON.

C'est lui, lui qui l'assassina,
Qui s'en ose vanter.

AURÉLIE.

Ô ciel ! Catilina !
L'ai-je bien entendu ? Quoi ! Monstre sanguinaire !
1185 Quoi ! C'est toi, c'est ta main qui massacra mon père ?

Des licteurs la sontiennent.

CATILINA, se tournant vers Céthégus, et se jetant éperdu entre ses bras.

Quel spectacle, grands dieux ! Je suis trop bien puni.

CÉTHÉGUS.

À ce fatal objet quel trouble t'a saisi ?
Aurélie à nos pieds vient demander vengeance :
Mais si tu servis Rome, attends ta récompense.

CATILINA, se tournant vers Aurélie

1190 Aurélie, il est vrai... qu'un horrible devoir...
M'a forcé... Respectez mon coeur, mon désespoir...
Songez qu'un noeud plus saint et plus inviolable...

SCÈNE VI.

Le Sénat, Aurélie, le chef des licteurs.

LE CHEF DES LICTEURS.

Seigneur, on a saisi ce dépôt formidable.

CICÉRON.

Chez Nonnius ?

LE CHEF DES LICTEURS.

Chez lui. Ceux qui sont arrêtés
1195 N'accusent que lui seul de tant d'iniquités.

AURÉLIE.

Ô comble de la rage et de la calomnie !
On lui donne la mort : on veut flétrir sa vie !
Le cruel dont la main porta sur lui les coups...

CICÉRON.

Achevez...

AURÉLIE.

Justes dieux ! Où me réduisez-vous ?

CICÉRON.

1200 Parlez ; la vérité dans son jour doit paraître.
Vous gardez le silence à l'aspect de ce traître !
Vous baissez devant lui vos yeux intimidés !
Il frémit devant vous ! Achevez, répondez.

AURÉLIE.

Ah ! je vous ai trahis ; c'est moi qui suis coupable.

CATILINA.

1205 Non, vous ne l'êtes point...

AURÉLIE.

Va, monstre impitoyable ;
Va, ta pitié m'outrage, elle me fait horreur.
Dieux ! J'ai trop tard connu ma détestable erreur.
Sénat, j'ai vu le crime, et j'ai tu les complices ;
Je demandais vengeance, il me faut des supplices.
1210 Ce jour menace Rome, et vous, et l'univers.
Ma faiblesse a tout fait, et c'est moi qui vous perds.
Traître, qui m'as conduite à travers tant d'abîmes,
Tu forças ma tendresse à servir tous tes crimes.
Périsse, ainsi que moi, le jour, l'horrible jour,
1215 Où ta rage a trompé mon innocent amour !
Ce jour où, malgré moi, secondant ta furie,
Fidèle à mes serments, perfide à ma patrie,
Conduisant Nonnius à cet affreux trépas,
Et, pour mieux l'égorger, le pressant dans mes bras,
1220 J'ai présenté sa tête à ta main sanguinaire !

Tandis qu'Aurélié parle au bout du théâtre, Cicéron est assis, plongé dans la douleur.

Murs sacrés, dieux vengeurs, sénat, mânes d'un père,
Romains, voilà l'époux dont j'ai suivi la loi,
Voilà votre ennemi !... Perfide, imite-moi.

Elle se frappe.

CATILINA.

Où suis-je ? Malheureux !

CATON.

Ô jour épouvantable !

CICÉRON, se levant.

1225 Jour trop digne en effet d'un siècle si coupable !

AURÉLIE.

Je devais... un billet remis entre vos mains...
Consul... de tous côtés je vois vos assassins...
Je me meurs...

On emmène Aurélie.

CICÉRON.

S'il se peut, qu'on la secoure, Aufide ;
Qu'on cherche cet écrit. En est-ce assez, perfide ?
1230 Sénateurs, vous tremblez, vous ne vous joignez pas
Pour venger tant de sang, et tant d'assassinats ?
Il vous impose, encor ? Vous laissez impunie
La mort de Nonnius, et celle d'Aurélie ?

CATILINA.

Va, toi-même as tout fait ; c'est ton inimitié
1235 Qui me rend dans ma rage un objet de pitié :
Toi, dont l'ambition, de la mienne rivale,
Dont la fortune heureuse, à mes destins fatale,
M'entraîna dans l'abîme où tu me vois plongé.
Tu causas mes fureurs, mes fureurs t'ont vengé.
1240 J'ai haï ton génie, et Rome qui l'adore ;
J'ai voulu ta ruine, et je la veux encore.
Je vengerai sur toi tout ce que j'ai perdu :
Ton sang paiera ce sang à tes yeux répandu :
Meurs en craignant la mort, meurs de la mort d'un traître,
1245 D'un esclave échappé que fait punir son maître.
Que tes membres sanglants, dans ta tribune épars,
Des inconstants Romains repaissent les regards.
Voilà ce qu'en partant ma douleur et ma rage
Dans ces lieux abhorrés te laissent pour présage :
1250 C'est le sort qui t'attend, et qui va s'accomplir ;
C'est l'espoir qui me reste, et je cours le remplir.

CICÉRON.

Qu'on saisisse ce traître.

CÉTHÉGUS.

En as-tu la puissance ?

SURA.

Oses-tu prononcer quand le sénat balance ?

CATILINA.

La guerre est déclarée ; amis, suivez mes pas.
1255 C'en est fait ; le signal vous appelle aux combats.
Vous, Sénat incertain, qui venez de m'entendre,
Choisissez à loisir le parti qu'il faut prendre.

Il sort avec quelques sénateurs de son parti.

CICÉRON.

Eh bien ! Choisissez donc, vainqueurs de l'univers,
De commander au monde, ou de porter des fers.
1260 Ô grandeur des Romains ! Ô majesté flétrie !
Sur le bord du tombeau, réveille-toi, patrie !

Lucullus, Muréna, César même, écoutez :
Rome demande un chef en ces calamités ;
Gardons l'égalité pour des temps plus tranquilles :
1265 Les Gaulois sont dans Rome, il vous faut des Camilles !
Il faut un dictateur, un vengeur, un appui :
Qu'on nomme le plus digne, et je marche sous lui.

SCÈNE VII.

Le sénat, le chef des licteurs.

LE CHEF DES LICTEURS.

Seigneur, en secourant la mourante Aurélie,
Que nos soins vainement rappelaient à la vie,
1270 J'ai trouvé ce billet par son père adressé.

CICÉRON, en lisant.

Quoi ! D'un danger plus grand l'état est menacé !
César qui nous trahit veut enlever Préneste.
Vous, César, vous trempiez dans ce complot funeste !
Lisez, mettez le comble à des malheurs si grands.
1275 César, étiez-vous fait pour servir des tyrans ?

CÉSAR.

J'ai lu, je suis Romain, notre perte s'annonce.
Le danger croît, j'y vole, et voilà ma réponse.

Il sort.

CATON.

Sa réponse est douteuse, il est trop leur appui.

CICÉRON.

Marchons ; servons l'état contre eux et contre lui.

À une partie des sénateurs.

1280 Vous, si les derniers cris d'Aurélie expirante,
Ceux du monde ébranlé, ceux de Rome sanglante,
Ont réveillé dans vous l'esprit de vos aïeux,
Courez au Capitole, et défendez vos dieux :
Du fier Catilina soutenez les approches.
1285 Je ne vous ferai point d'inutiles reproches,
D'avoir pu balancer entre ce monstre et moi.

À d'autres sénateurs.

Vous, sénateurs blanchis dans l'amour de la loi,
Nommez un chef enfin, pour n'avoir point de maîtres ;
Amis de la vertu, séparez-vous des traîtres.

Les sénateurs se séparent de Céthégus et de Lentulus-Sura.

1290 Point d'esprit de parti, de sentiments jaloux :
C'est par là que jadis Sylla régna sur nous.

Je vole en tous les lieux où vos dangers m'appellent,
Où de l'embraselement les flammes étincellent.
Dieux ! Animez ma voix, mon courage, et mon bras,
1295 Et sauvez les Romains, dussent-ils être ingrats !

ACTE V

SCÈNE I.

Caton, et une partie des sénateurs, debout, en habits de guerre.

CLODIUS, à Caton.

Quoi ! Lorsque défendant cette enceinte sacrée,
A peine aux factieux nous en fermons l'entrée,
Quand partout le sénat s'exposant au danger,
Aux ordres d'un Samnite a daigné se ranger ;
1300 Cet altier plébéien nous outrage et nous brave !
Il sert un peuple libre, et le traite en esclave !
Un pouvoir passager est à peine en ses mains,
Il ose en abuser, et contre des Romains !
Contre ceux dont le sang a coulé dans la guerre !
1305 Les cachots sont remplis des vainqueurs de la terre ;
Et cet homme inconnu, ce fils heureux du sort
Condamne insolemment ses maîtres à la mort !
Catilina pour nous serait moins tyrannique ;
On ne le verrait point flétrir la république.
1310 Je partage avec vous les malheurs de l'état ;
Mais je ne peux souffrir la honte du sénat.

CATON.

La honte, Clodius, n'est que dans vos murmures.
Allez de vos amis déplorer les injures ;
Mais sachez que le sang de nos patriciens,
1315 Ce sang des Céthégus et des Cornéliens,
Ce sang si précieux, quand il devient coupable,
Deviens le plus abject et le plus condamnable.
Regrettez, respectez ceux qui nous ont trahis ;
On les mène à la mort, et c'est par mon avis.
1320 Celui qui vous sauva les condamne au supplice.
De quoi vous plaignez-vous ? Est-ce de sa justice ?
Est-ce elle qui produit cet indigne courroux ?
En craignez-vous la suite, et la méritez-vous ?
Quand vous devez la vie aux soins de ce grand homme,
1325 Vous osez l'accuser d'avoir trop fait pour Rome !
Murmurez, mais tremblez ; la mort est sur vos pas.
Il n'est pas encor temps de devenir ingrats.
On a dans les périls de la reconnaissance ;
Et c'est le temps du moins d'avoir de la prudence.

- 1330 Catilina paraît jusqu'aux pieds du rempart ;
On ne sait point encor quel parti prend César,
S'il veut ou conserver, ou perdre la patrie.
Cicéron agit seul, et seul se sacrifie ;
Et vous considérez, entourés d'ennemis,
1335 Si celui qui vous sert vous a trop bien servis !

CLODIUS.

- Caton, plus implacable encor que magnanime,
Aime les châtiments plus qu'il ne hait le crime.
Respectez le sénat ; ne lui reprochez rien.
Vous parlez en censeur ; il nous faut un soutien.
1340 Quand la guerre s'allume, et quand Rome est en cendre,
Les édits d'un consul pourront-ils nous défendre ?
N'a-t-il contre une armée, et des conspirateurs,
Que l'orgueil des faisceaux, et les mains des licteurs ?
Vous parlez de dangers ! Pensez-vous nous instruire
1345 Que ce peuple insensé s'obstine à se détruire ?
Vous redoutez César ! Eh ! qui n'est informé
Combien Catilina de César fut aimé ?
Dans le péril pressant qui croît et nous obsède,
Vous montrez tous nos maux : montrez-vous le remède ?

CATON.

- 1350 Oui, j'ose conseiller, esprit fier et jaloux,
Que l'on veille à la fois sur César et sur vous.
Je conseillerais plus ; mais voici votre père.

SCÈNE II.

Cicéron, Caton, une partie des sénateurs.

CATON, à Cicéron.

- Viens, tu vois des ingrats. Mais Rome te défère
Les noms, les sacrés noms de père et de vengeur ;
1355 Et l'envie à tes pieds t'admire avec terreur.

CICÉRON.

- Romains, j'aime la gloire, et ne veux point m'en taire ;
Des travaux des humains c'est le digne salaire.
Sénat, en vous servant il la faut acheter :
Qui n'ose la vouloir, n'ose la mériter.
1360 Si j'applique à vos maux une main salutaire,
Ce que j'ai fait est peu, voyons ce qu'il faut faire.
Le sang coulait dans Rome : ennemis, citoyens,
Gladiateurs, soldats, chevaliers, plébéiens,
Étalaient à mes yeux la déplorable image,
1365 Et d'une ville en cendre, et d'un champ de carnage :
La flamme en s'élançant de cent toits dévorés,
Dans l'horreur du combat guidait les conjurés :
Céthégus et Sura s'avançaient à leur tête,
Ma main les a saisis ; leur juste mort est prête.
1370 Mais quand j'étouffe l'hydre, il renaît en cent lieux :
Il faut fendre partout les flots des factieux.
Tantôt Catilina, tantôt Rome l'emporte.

Il marche au Quirinal, il s'avance à la porte ;
Et là, sur des amas de mourants et de morts,
1375 Ayant fait à mes yeux d'incroyables efforts,
Il se fraie un passage, il vole à son armée.
J'ai peine à rassurer Rome entière alarmée.
Antoine, qui s'oppose au fier Catilina,
A tous ces vétérans aguerris sous Sylla,
1380 Antoine, que poursuit notre mauvais génie,
Par un coup imprévu voit sa force affaiblie ;
Et son corps accablé, désormais sans vigueur,
Sert mal en ces moments les soins de son grand coeur ;
Pétréius étonné, vainement le seconde.
1385 Ainsi de tous côtés la maîtresse du monde,
Assiégée au-dehors, embrasée au-dedans,
Est cent fois en un jour à ses derniers moments.

CRASSUS

Que fait César ?

CICÉRON.

Il a, dans ce jour mémorable,
Déployé, je l'avoue, un courage indomptable ;
1390 Mais Rome exigeait plus d'un coeur tel que le sien.
Il n'est pas criminel, il n'est pas citoyen.
Je l'ai vu dissiper les plus hardis rebelles ;
Mais bientôt, ménageant des Romains infidèles,
Il s'efforçait de plaire aux esprits égarés,
1395 Aux peuples, aux soldats, et même aux conjurés ;
Dans le péril horrible où Rome était en proie,
Son front laissait briller une secrète joie :
Sa voix, d'un peuple entier sollicitant l'amour,
Semblait inviter Rome à le servir un jour.
1400 D'un trop coupable sang sa main était avare.

CATON.

Je vois avec horreur tout ce qu'il nous prépare.
Je le redis encore, et veux le publier,
De César en tout temps il faut se défier.

SCÈNE III.

Le sénat, César.

CÉSAR.

1405 Eh bien ! Dans ce sénat, trop prêt à se détruire,
La vertu de Caton cherche encore à me nuire ?
De quoi m'accuse-t-il ?

CATON.

D'aimer Catilina,
De l'avoir protégé lorsqu'on le soupçonna,
De ménager encor ceux qu'on pouvait abattre,
De leur avoir parlé quand il fallait combattre.

CÉSAR.

1410 Un tel sang n'est pas fait pour teindre mes lauriers.
Je parle aux citoyens ; je combats les guerriers.

CATON.

Mais tous ces conjurés, ce peuple de coupables,
Que sont-ils à vos yeux ?

CÉSAR.

Des mortels méprisables.
À ma voix, à mes coups ils n'ont pu résister.
1415 Qui se soumet à moi n'a rien à redouter.
C'est maintenant qu'on donne un combat véritable.
Des soldats de Sylla l'élite redoutable
Est sous un chef habile, et qui sait se venger.
Voici le vrai moment où Rome est en danger.
1420 Pétréius est blessé, Catilina s'avance.
Le soldat sous les murs est à peine en défense.
Les guerriers de Sylla font trembler les Romains.
Qu'ordonnez-vous, consul, et quels sont vos desseins ?

CICÉRON.

Les voici : que le ciel m'entende et les couronne.
1425 Vous avez mérité que Rome vous soupçonne.
Je veux laver l'affront dont vous êtes chargé,
Je veux qu'avec l'état votre honneur soit vengé.
Au salut des Romains je vous crois nécessaire ;
Je vous connais : je sais ce que vous pouvez faire.
1430 Je sais quels intérêts vous peuvent éblouir ;
César veut commander, mais il ne peut trahir.
Vous êtes dangereux, vous êtes magnanime.
En me plaignant de vous, je vous dois mon estime.
Partez ; justifiez l'honneur que je vous fais.
1435 Le monde entier sur vous a les yeux désormais.
Secondez Pétréius, et délivrez l'empire.
Méritez que Caton vous aime et vous admire.
Dans l'art des Scipions vous n'avez qu'un rival.
Nous avons des guerriers, il faut un général :

1440 Vous l'êtes, c'est sur vous que mon espoir se fonde :
César, entre vos mains je mets le sort du monde.

CÉSAR, en l'embrassant.

Cicéron à César a dû se confier ;
Je vais mourir, seigneur, ou vous justifier.

Il sort.

CATON.

De son ambition vous allumez les flammes.

CICÉRON.

1445 Va, c'est ainsi qu'on traite avec les grandes âmes.
Je l'enchaîne à l'état en me fiant à lui ;
Ma générosité le rendra notre appui.
Apprends à distinguer l'ambitieux du traître.
S'il n'est pas vertueux, ma voix le force à l'être.
1450 Un courage indompté, dans le coeur des mortels,
Fait ou les grands héros ou les grands criminels.
Qui du crime à la terre a donné les exemples,
S'il eût aimé la gloire, eût mérité des temples.
Catilina lui-même, à tant d'horreurs instruit,
1455 Eût été Scipion, si je l'avais conduit.
Je réponds de César, il est l'appui de Rome.
J'y vois plus d'un Sylla, mais j'y vois un grand homme.

.Se tournant vers le chef des licteurs, qui entre en armes.
Eh bien ! Les conjurés ?

LE CHEF DES LICTEURS

Seigneur, ils sont punis ;
1460 Mais leur sang a produit de nouveaux ennemis.
C'est le feu de l'Etna qui couvait sous la cendre ;
Un tremblement de plus va partout le répandre ;
Et si de Pétréius le succès est douteux,
Ces murs sont embrasés, vous tombez avec eux.
1465 Un nouvel Annibal nous assiège et nous presse ;
D'autant plus redoutable en sa cruelle adresse,
Que, jusqu'au sein de Rome, et parmi ses enfants,
En creusant vos tombeaux, il a des partisans.
On parle en sa faveur dans Rome qu'il ruine ;
1470 Il l'attaque au-dehors, au-dedans il domine ;
Tout son génie y règne, et cent coupables voix
S'élèvent contre vous, et condamnent vos lois.
Les plaintes des ingrats et les clameurs des traîtres
Réclament contre vous les droits de nos ancêtres,
1475 Redemandent le sang répandu par vos mains :
On parle de punir le vengeur des Romains.

CLODIUS

Vos égaux après tout, que vous deviez entendre,
Par vous seul condamnés, n'ayant pu se défendre,
Semblent autoriser...

CICÉRON.

Clodius, arrêtez ;
1480 Renfermez votre envie et vos témérités ;
Ma puissance absolue est de peu de durée ;
Mais tant qu'elle subsiste, elle sera sacrée.
Vous aurez tout le temps de me persécuter ;
Mais quand le péril dure il faut me respecter.
1485 Je connais l'inconstance aux humains ordinaire ;
J'attends sans m'ébranler les retours du vulgaire.
Scipion accusé sur des prétextes vains,
Remercia les dieux, et quitta les Romains.
Je puis en quelque chose imiter ce grand homme :
1490 Je rendrai grâce au ciel, et resterai dans Rome.
à l'état malgré vous j'ai consacré mes jours ;
Et, toujours envié, je servirai toujours.

CATON.

Permettez que dans Rome encor je me présente,
Que j'aie intimider une foule insolente,
1495 Que je vole au rempart, que du moins mon aspect
Contienne encor César, qui m'est toujours suspect.
Et si dans ce grand jour la fortune contraire...

CICÉRON.

Caton, votre présence est ici nécessaire.
Mes ordres sont donnés, César est au combat ;
1500 Caton de la vertu doit l'exemple au sénat.
Il en doit soutenir la grandeur expirante.
Restez... Je vois César, et Rome est triomphante.

Il court au-devant de César.

Ah ! C'est donc par vos mains que l'état soutenu...

CÉSAR.

Je l'ai servi peut-être, et vous m'aviez connu.
1505 Pétréius est couvert d'une immortelle gloire ;
Le courage et l'adresse ont fixé la victoire ;
Nous n'avons combattu sous ce sacré rempart
Que pour ne rien laisser au pouvoir du hasard,
Que pour mieux enflammer des âmes héroïques,
1510 A l'aspect imposant de leurs dieux domestiques.
Métellus, Muréna, les braves Scipions,
Ont soutenu le poids de leurs augustes noms.
Ils ont aux yeux de Rome étalé le courage
Qui subjuga l'Asie, et détruisit Carthage.
1515 Tous sont de la patrie et l'honneur et l'appui.
Permettez que César ne parle point de lui.
Les soldats de Sylla, renversés sur la terre,
Semblent braver la mort, et défier la guerre.
De tant de nations ces tristes conquérants
1520 Menacent Rome encor de leurs yeux expirants.
Si de pareils guerriers la valeur nous seconde,
Nous mettrons sous nos lois ce qui reste du monde.

Mais il est, grâce au ciel, encor de plus grands coeurs,
Des héros plus choisis, et ce sont leurs vainqueurs.
1525 Catilina, terrible au milieu du carnage,
Entouré d'ennemis immolés à sa rage,
Sanglant, couvert de traits, et combattant toujours,
Dans nos rangs éclaircis a terminé ses jours.
Sur des morts entassés l'effroi de Rome expire.
1530 Romain je le condamne, et soldat je l'admire.
J'aimai Catilina ; mais vous voyez mon coeur ;
Jugez si l'amitié l'emporte sur l'honneur.

CICÉRON.

Tu n'as point démenti mes vœux et mon estime.
Va, conserve à jamais cet esprit magnanime.
1535 Que Rome admire en toi son éternel soutien.
Grands dieux ! Que ce héros soit toujours citoyen.
Dieux ! Ne corrompez pas cette âme généreuse ;
Et que tant de vertu ne soit pas dangereuse.

FIN

PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurrences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, ainsi que quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillis ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue française par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie française (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].